U d'/of OTTAWA
39003003338620

ŒUVRES DE LOUIS VEUILLOT

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

CORRESPONDANCE. 7 vol. in-8..... 42 »

TOME I. **Lettres à son frère, à sa famille, à divers.** 1 vol. — TOME II. **Lettres à sa sœur.** *Première série.* 1 vol. — TOME III. **Lettres à sa sœur.** *Deuxième série.* 1 vol. — TOME IV. **Lettres à son frère et à divers.** *Première série.* 1 vol. — TOME V. **Lettres à son frère et à divers.** *Deuxième série.* 1 vol. — TOME VI. **Lettres à son frère et à divers.** *Troisième série.* 1 vol. — TOME VII. **Lettres à divers.** 1 vol.

— Chacun des sept volumes se vend séparément.... 6 »

TOME VIII. **Lettres à divers.** 1 vol..... (*en préparation.*)

Çà et là. 2 vol. in-18..... 8 »

Le Parfum de Rome. 2 vol. in-18..... 7 »

Les Odeurs de Paris. 1 vol. in-18..... 4 »

Les Libres-Penseurs. 1 vol. in-18..... 3.50

Historiettes et Fantaisies. 1 vol. in-18..... 3.50

La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 1 vol. in-18. 4 »

Paris pendant les deux sièges. 2 vol. in-18..... (*épuisé.*)

La Guerre et l'Homme de guerre. 1 vol. in-18..... 3.50

Le Droit du seigneur au moyen âge. 1 vol. in-18.... 3 »

Corbin et d'Aubecourt. 1 vol. in-18..... 2 »

— *Le même*, édition illustrée. 1 »; *franco*..... 1.20

Les Couleuvres. 1 vol. in-18..... 2 »

Vie de la Mère Anne-Séraphine Boulier, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, avec une notice sur la MÈRE DESBARRES. 1 vol. in-18..... 2 »

L'Honnête femme. *Nouvelle édition.* Préface de JULES LEMAITRE. In-18..... 3.50

Cara. Poème. In-16 jésus..... 4 »

Raphaël. In-12..... (*en préparation.*)

Derniers Mélanges (1872-1877). 4 vol. in-8 carré..... 24 »

Chaque volume se vend séparément 6 fr.

BROCHURES DIVERSES

L'Illusion libérale. In-8..... (*épuisé.*)

A propos de la guerre. In-8..... 1 »

Le Guêpier italien. In-8..... 1 »

La liberté du Concile. In-8..... 0.75

OUVRAGES DE EUGÈNE VEUILLOT

Hommages à Louis Veuillot. Préface et notes, par EUGÈNE VEUILLOT. In-8 carré..... 6 »

Louis Veuillot. T. I (1813-1843). In-8 carré, *avec portrait*..... 7.50

Louis Veuillot. T. II (1845-1855). In-8 carré, *avec portrait*..... 7.50

Louis Veuillot. T. III (1855-1869). In-8 carré, *avec portrait*..... 7.50

ouis Veuillot. T. IV (1869-1883). In-8 carré (*en préparation*).

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

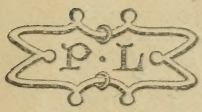
LOUIS VEUILLOT

Rome est au Pape

[EXTRAITS DES ŒUVRES DE LOUIS VEUILLOT]

Préface par G. CERCEAU

Rome est à Pierre.
Le Pape et le Monde.
Le Pouvoir temporel des Papes.
La Papauté instrument de Dieu.
Les Catacombes et le Vatican.



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

Nihil obstat

L. Loiseau

Imprimatur

Parisiis, die 11a Maii 1911.

H. Odelin, Vic. gén.

PQ
2471
.V7R6C

TOUS DROITS RÉSERVÉS
Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juin 1911

ROME EST AU PAPE

PRÉFACE

A tous les Catholiques militants !

Rome est à Pierre! Rome est au Pape! Cette parole devrait s'échapper aujourd'hui de tous les cœurs catholiques comme une affirmation et une protestation : une *affirmation* du droit sacré entre tous, en vertu duquel les Papes ont été, depuis des siècles, et demeurent toujours les légitimes possesseurs de la Ville éternelle : *protestation* contre la spoliation sacrilège accomplie il y a quarante ans (1), et contre l'injurieux anniversaire que

(1) L'armée piémontaise n'entra à Rome que le 20 septembre 1870 Mais, dès le 27 mars 1861, le Parlement de Turin avait proclamé Victor-Emmanuel Roi d'Italie et choisi

célèbre aujourd'hui insolemment la Franc-maçonnerie, à la face du monde catholique, et sous les yeux mêmes du Pontife prisonnier. Pour nier les droits du Pape, il faudrait d'abord effacer toutes les pages de l'histoire de l'Italie et renverser tous les monuments qui font la splendeur de Rome chrétienne.

A peine l'Eglise, en sortant des Catacombes, a-t-elle conquis, au prix du sang de ses martyrs, le droit à la liberté et sa reconnaissance légale dans l'Empire, que l'autorité de son Chef s'impose aux Empereurs eux-mêmes. Ceux-ci en effet comprirent bientôt et comme instinctivement que leur trône ne pouvait plus avoir le lustre nécessaire là où se dressait le siège du Vicaire de Jésus-Christ. « Dans Rome encore païenne, écrit J. de Maistre, le Pontife romain gênait déjà les Césars... Une main cachée les chassait de la *Ville éternelle* pour la donner au chef de l'Eglise *éternelle*. Peut-être que, dans l'esprit de Constantin, un commencement de foi et de

Florence pour capitale en attendant Rome. C'est ce cinquantenaire que l'Italie célèbre aujourd'hui.

respect se mêla à la gêne dont je parle; mais je ne doute pas un instant que ce sentiment n'ait influé sur la détermination qu'il prit de transporter le siège de l'empire, beaucoup plus que tous les motifs qu'on lui prête; ainsi s'accomplissait le décret du Très-Haut. La même enceinte ne pouvait renfermer l'empereur et le Pontife. Constantin céda Rome au Pape. La conscience du genre humain ne l'entendit pas autrement... (1). » De Maistre a raison d'expliquer cette *donation* (2) de Constantin par un décret du Très-Haut, car c'est bien par une action visiblement divine que les Papes ont été investis comme malgré eux de la puissance temporelle qui leur était nécessaire pour le plein exercice de leur autorité spirituelle. C'est donc bien un fait providentiel que cet abandon de Rome par les Empereurs! Et, phénomène vraiment digne de remarque, n'est-ce pas encore sous l'action de

(1) *Du Pape*, l. 2, ch. 7.

(2) Les historiens discutent sur le sens de ce mot *donation* appliqué à l'abandon de Rome par Constantin. Voir Doublet, *Leçons d'histoire ecclésiastique*, t. I, p. 376.

la Providence, que les conquérants barbares de l'Italie, comme les Vandales, les Hérules, les Goths, les Lombards, n'osèrent pas non plus fixer à Rome le siège du royaume italien, mais reculèrent jusqu'à Pavie, à Ravenne, à Milan. « Quelle force, demande l'écrivain que nous venons de citer, pendant plus de trois siècles, empêchait tous les princes de fixer d'une manière stable leur trône à Rome? Quel bras les repoussait à Milan, à Pavie, à Ravenne, etc. ? C'était la *donation* (de Constantin) qui agissait sans cesse, et qui partait de trop haut pour n'être pas exécutée (1). » Ainsi à partir du jour où Rome est devenue la *propriété* de ses Pontifes qui y exercent une autorité librement et légalement reconnue, aucun prince de la terre n'a pu y établir *définitivement* sa résidence.

On peut croire qu'il en sera au xxe siècle comme dans les siècles passés. Rome est au Pape, parce qu'elle est à Jésus-Christ et que Jésus-Christ l'a donnée à Pierre. Car « Rome,

(1) *Ibid.*, l.c.

écrit L. Veuillot, est le royaume propre de Jésus-Christ, la part qu'il s'est réservée sur la terre, dans le miséricordieux dessein d'y établir la source de la vie intellectuelle et morale (1) ».

Depuis quinze cents ans, la Rome des Césars est devenue la Rome des Papes. Certes, c'est là une propriété suffisamment légitimée par le temps ! Mais surtout, c'est une propriété sacrée, c'est un bien d'Eglise, et voilà pourquoi quiconque tente de s'en emparer commet une spoliation sacrilège qu'aucune prescription ne pourra jamais légitimer. Les biens d'Eglise sont inaliénables. Mais les révolutionnaires ne reculent devant aucun crime. Ils ont voulu prendre Rome pour en chasser le Pape et renverser le fondement de l'Eglise catholique ; c'est là le but suprême de la révolution, et tant qu'elle n'aura pas commis ce dernier attentat, elle croira n'avoir rien fait. Voici que l'heure lui paraît venue de livrer l'assaut définitif contre le Vatican, et d'obliger le Pontife prisonnier à prendre le chemin de l'exil.

(1) *Parf. de Rome*, I, p. 295.

Dieu accordera-t-il une heure de triomphe apparent à la puissance des ténèbres ? *hæc est hora vestra*. C'est le secret de sa sagesse.

Quoi qu'il arrive, les catholiques ne doivent point cesser d'élever leurs protestations indignées et contre la spoliation déjà accomplie de la ville des Papes, et contre le crime qui se prépare.

Ces quelques réflexions font assez connaître l'iniquité de la situation faite au Pontife Romain dépouillé de son patrimoine légitime; mais il ne sera pas inutile d'en appeler sur cette grave question, toujours actuelle, aux enseignements d'un grand Pape, dont l'autorité s'impose à tout catholique.

On sait en quels termes énergiques Léon XIII a souvent protesté, pendant son long Pontificat, contre le brigandage commis au préjudice du patrimoine de saint Pierre, et particulièrement contre l'invasion et l'occupation de la ville éternelle par un Pouvoir étranger.

Après avoir rappelé, en plusieurs circonstances, que le dessein des sectes maçonniques

n'est autre que de faire disparaître le catholicisme de la surface de la terre, et que, pour réussir plus vite et plus sûrement dans cette criminelle entreprise, elles veulent tout d'abord renverser le siège de Pierre et ruiner ainsi les fondements de l'édifice chrétien, le Vigilant Pontife affirme et démontre que la souveraineté Pontificale est attachée d'une manière spéciale au sort de la ville de Rome :

Les destinées de Rome, écrit-il, se lisent clairement dans toute son histoire, car il est manifeste que, dans les conseils de la Providence, tous les événements humains ont été ordonnés vers le Christ et son Eglise, que la Rome antique et son Empire ont été établis pour la Rome chrétienne, et que ce n'est pas sans une disposition spéciale que le Prince des apôtres, saint Pierre, a dirigé ses pas vers cette métropole du monde païen, pour en devenir le Pasteur, et lui transmettre à perpétuité l'autorité de l'apostolat suprême. C'est ainsi que le sort de Rome a été lié d'une manière sacrée et indissoluble, à celui du Vicaire de Jésus-Christ; et quand, à l'aurore de temps meilleurs, Constantin le Grand résolut de transporter en Orient le siège de l'Empire romain, on peut admettre avec un fondement de vérité que la main de la Providence l'a guidé, afin que les nouvelles destinées

de la Rome des Papes s'accomplissent plus facilement (1).

Léon XIII rappelle ensuite comment, grâce aux temps et aux circonstances, sans aucune opposition et par les voies les plus légitimes, les pontifes sont devenus les maîtres de Rome, même politiquement, et, comme tels, l'ont gardée jusqu'à ce jour. D'ailleurs, n'est-il pas évident, au témoignage même de l'histoire de tous les siècles, que Rome « porte la marque pontificale profondément gravée dans toutes ses parties, et qu'elle appartient aux Pontifes par des titres tels et si nombreux qu'aucun prince n'en a jamais eu de pareils sur n'importe quelle ville de son royaume »? Quels sont en effet ces titres, sinon « l'amour reconnaissant des peuples enrichis de bienfaits, le droit des gens, l'assentiment spontané de la société civile, le suffrage des siècles »? Quels meilleurs titres pourraient être réunis pour rendre légitime la possession d'une souveraineté ?

(1) Lettre au Card. Rampolla.

Mais cette institution de la souveraineté pontificale, disent certains politiques, doit-elle être maintenue à notre époque ? et les événements accomplis dans ces derniers temps ne nous montrent-ils pas que les desseins de la Providence sont changés par rapport au Pouvoir temporel des Papes ? — A ces calculs d'une politique toute humaine, Léon XIII répond que les événements qui se passent sous nos yeux prouvent au contraire que le moyen providentiel établi dans les siècles passés pour sauvegarder la liberté des Pontifes est plus nécessaire que jamais :

Une institution née par des voies si légitimes et spontanées, qui a pour elle une possession pacifique et incontestée de douze siècles, qui a contribué puissamment à la propagation de la foi et de la civilisation, qui s'est acquis tant de titres à la reconnaissance des peuples, a plus que tout autre le droit d'être respectée et maintenue. Ce n'est pas parce qu'une série de violences et d'injustices est parvenue à l'opprimer, que les desseins de la Providence sur elle peuvent être regardés comme changés. Mais si l'on considère que la guerre faite au Principat civil des Papes fut toujours l'œuvre des ennemis de l'Eglise et de la religion, et, dans

cette dernière période, l'œuvre principale des sectes qui, en abattant le pouvoir temporel, ont voulu s'aplanir la voie pour prendre d'assaut et combattre le pouvoir spirituel des Pontifes, cela même confirme clairement qu'aujourd'hui encore, dans les desseins de la Providence, la souveraineté civile des Papes est ordonnée comme un moyen vers l'exercice régulier de leur pouvoir apostolique, parce que seule elle peut en sauvegarder efficacement la liberté et l'indépendance (1).

Et c'est pourquoi la situation actuelle du Pontife romain est inacceptable, malgré toutes les affirmations contraires, parce qu'elle ne peut se concilier avec la liberté qui lui est nécessaire et la dignité qui lui convient. Qu'on ne dise pas que le Pape est libre parce qu'il n'est assujetti à aucune contrainte extérieure, car la liberté ne peut être réelle là où elle est à la merci d'autrui ; ni que son autorité est respectée et vénérée à Rome, quand il est permis de l'insulter impunément jusqu'aux portes mêmes de son Palais ?

A quoi se réduit à vrai dire Notre liberté, écrivait

(1) *Ibid.*

Léon XIII aux évêques italiens (1), quand après avoir été dépouillé de la plus grande partie des anciennes ressources morales et matérielles, dont les siècles chrétiens avaient enrichi le siège apostolique de l'Eglise en Italie, Nous sommes maintenant privé même de ces moyens d'action religieuse et sociale, que Notre sollicitude et le zèle admirable de l'Episcopat, du clergé et des fidèles avaient réunis pour la défense de la religion et pour le bien du peuple italien ? Quelle peut être cette prétendue liberté, quand une nouvelle occasion, un autre incident quelconque pourrait servir de prétexte pour aller encore plus avant dans la voie des violences et de l'arbitraire, et pour infliger de nouvelles et plus profondes blessures à l'Eglise et à la religion ?

Ces protestations contre l'iniquité de la situation faite au Pontife romain, Léon XIII ne laisse passer aucune occasion de les renouveler, en dénonçant hautement le crime des usurpateurs de la ville éternelle. C'est ainsi qu'à l'avènement de Victor-Emmanuel III, après la mort du roi Humbert, il exprime au Sacré Collège « la douloureuse impression de son âme en voyant la domination exercée sur

(1) Lettre écrite à la suite des mesures de violences prises par le Gouvernement contre les associations catholiques.

Rome se transmettre d'un prince à un autre, comme s'il s'agissait d'une possession autorisée par le droit, et non d'une conquête de l'injustice ».

Qu'on le sache bien, jamais l'état de choses présent ne pourra même avec le temps devenir tolérable, « jamais on n'induira le Pontife romain à accepter une situation aussi humiliante, et qui, malgré les protestations contraires, le met à la merci d'un pouvoir étranger et entre les mains de la révolution ».

On ne doit pas ignorer non plus que le Pape ne renoncera point au Pouvoir temporel :

C'est un devoir sacré imposé à tous les Pontifes romains de défendre et de maintenir la légitimité de leur souveraineté civile, devoir rendu encore plus sacré par la religion du serment. Ce serait donc folie de prétendre qu'ils consentiraient eux-mêmes à sacrifier, avec la souveraineté civile, ce qu'ils ont de plus cher et de plus précieux, Nous voulons parler de leur liberté elle-même dans le gouvernement de l'Eglise, pour laquelle leurs prédécesseurs ont. en toute occasion, si glorieusement combattu.

Et nous aussi, ajoute le vaillant Pontife, avec autant de force que de grandeur d'âme,

Nous aussi, certes, Nous ne faillirons pas à Notre devoir, et Nous affirmerons que, sans le retour à une souveraineté véritable et effective telle que la requièrent Notre indépendance et la dignité du Siège Apostolique, Nous ne voyons d'autre accès ouvert à des accords et à la paix (1).

Nous retrouvons la même affirmation dans plusieurs discours adressés au Sacré Collège:

En présence du Sacré Collège, disait le Pape en 1880, Nous Nous plaisons à déclarer que, loin de garder le silence sur ce qui a été fait à Notre détriment, Nous ne cesserons jamais de réclamer et de demander la restitution de cette liberté et de cette indépendance dont le Saint-Siège a été dépouillé par l'usurpation violente de sa principauté civile.

Nous attestons Dieu et les hommes que Nous ne souffrirons jamais une diminution quelconque de l'honneur et de la dignité du Siège Apostolique; il est sûr que, s'il le fallait, Nous dépenserions toutes nos forces, et risquerions tout, Notre vie même, pour les défendre, pour sauver la ma-

(1) Lettre au card. Rampolla.

jesté de cette grande dignité et la transmettre intacte et inviolée à nos successeurs.

Des considérations qui précèdent il ressort avec évidence qu'une obligation s'impose à tous les catholiques du monde entier; nous voulons dire l'obligation de protester ouvertement contre l'usurpation sacrilège de la ville de Rome, et de revendiquer sans cesse les droits violés du siège apostolique. Tous les catholiques doivent vouloir, c'est leur droit et leur intérêt, que le Pontife Romain ne soit soumis à aucun pouvoir humain, et qu'il soit pleinement et parfaitement libre et indépendant. L'Italie, pas plus qu'une autre nation, n'a le droit d'abolir le pouvoir temporel du Pape, sous prétexte de constituer son unité nationale. « Rome, écrit L. Veuillot, appartient au monde catholique, et nullement à ses habitants. Le Pape la possède, indépendamment de ses autres titres, en vertu d'un contrat avec la famille chrétienne tout entière. Cette famille a besoin que son Père spirituel soit quelque part, soit là plutôt qu'ailleurs, et soit chez lui. Rome, portion du territoire catho-

lique, n'a pas le droit de se donner des lois contre le vœu de la catholicité... Ni le Pape, ni sa terre n'appartiennent en propre à un peuple particulier ; c'est la propriété commune de cette famille immense qui chante le *Credo*, et qui l'a achetée de ses tributs et du sang de ses soldats ou de ses martyrs (1). »

C'est donc bien le devoir des catholiques de s'attacher plus étroitement que jamais au Siège apostolique, « de vouloir la Papauté libre et respectée, et le Souverain Pontife placé de nouveau en cette condition de vraie souveraineté qui est due à son pouvoir sublime et à sa dignité ». C'est à tous les catholiques que s'appliquent ces paroles de Léon XIII adressées en 1893 aux Pèlerins italiens :

Unis à nous de cœur et d'esprit, entourez d'une affection reconnaissante le Siège romain, maintenez-en les droits de tout votre pouvoir, conservez vivante la fidélité, fervente l'affection au divin Rédempteur Jésus-Christ qui a voulu placer à Rome le Siège de son royaume sur la terre...

(1) Mél., 1re s., t. I, p. 140 ; 2e s., t. V, p. 341.

serrez-vous obéissants et respectueux autour de vos Pasteurs, et surtout autour du Pasteur suprême, le Pontife Romain. Puisque de sa liberté et de son indépendance, non pas d'un fantôme de liberté, mais d'une liberté vraie, pleine et manifeste, dépend le bien de toute l'Eglise et du monde catholique, il est nécessaire que tous les fidèles se montrent soucieux et jaloux de cette liberté et de cette indépendance. Il est nécessaire qu'ils la réclament constamment et par tous les moyens dont ils peuvent disposer, ainsi que l'exigent le bon droit et la justice.

Comme conclusion, nous ne pouvons mieux faire que de rappeler aux journalistes catholiques qu'ils doivent être les premiers à répondre à ces exhortations du grand Pape Léon XIII. Il faut qu'entre leurs mains la Presse, dont l'action est aujourd'hui si puissante, fasse partout écho aux protestations et aux revendications du chef de l'Eglise, pour la défense de ses droits et de sa liberté. Qu'ils relisent donc et méditent ces paroles que Léon XIII adressait en 1879 « aux représentants des journaux catholiques » :

Quant à vous, très chers fils, si étroitement

attachés à la Chaire de Pierre, qui vous montrez prêts à soutenir la liberté et l'honneur du Siège Apostolique, soyez unanimes et vaillants, et par vos paroles et par vos écrits démontrez sans relâche la nécessité du pouvoir temporel pour le libre exercice de Notre suprême pouvoir, et, à la lumière de l'histoire, montrez que ce pouvoir a été constitué et a duré en vertu d'un droit si légitime que nulle autre chose humaine ne le dépasse, ni même l'égale... Proclamez que les affaires publiques de l'Italie ne pourront jamais prospérer, ni jouir d'une tranquillité stable, tant qu'on n'aura pas pourvu, comme l'exigent tous les droits, à la dignité du Siège Romain et à la liberté du Pontife suprême. Ces choses et autres semblables qui sont tout à l'avantage de la société religieuse et civile, proclamez-les tous les jours dans vos journaux, et tachez de les appuyer sur des raisons solides; qu'une seule passion vous anime, une seule volonté, celle de soutenir la cause de l'Eglise et de défendre les droits du Pontificat romain.

Ces paroles de Léon XIII, prononcées, il y a plus de 30 ans, gardent encore toute leur actualité, et elles expriment bien aussi, sans aucun doute, la pensée et les désirs du saint Pontife qui occupe aujourd'hui la Chaire de saint Pierre.

En suivant ces directions pontificales,

les journalistes et tous les écrivains catholiques rempliront donc un grand devoir, témoignage certain de leur dévouement au Vicaire de Jésus-Christ. C'est à eux et à tous les militants de la cause de Dieu, que nous offrons les belles pages de Louis Veuillot, réunies dans notre brochure. Ils trouveront là le parfait modèle du Défenseur de l'Eglise et du Pape. Qu'ils aient au cœur la foi de ce grand chrétien, qu'ils ne craignent pas, à son exemple, de flétrir énergiquement les attentats de l'impiété ; qu'ils affirment bien haut les droits de la sainte Eglise, catholique, apostolique et romaine ; qu'ils combattent avec courage et sans défaillance ; la cause qu'ils défendent est immortelle. L'édifice que Jésus-Christ a fondé sur Pierre ne peut être renversé ; et le jour doit venir où toutes les sectes infernales, acharnées à sa ruine, seront vaincues. Il est écrit : *Les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais : Non prævalebunt !*

I

CONSIDÉRATIONS SUR ROME, LE PAPE ET LE MONDE

I

Rome est à Pierre.

1.— Le miracle infernal.— Dieu rendra Rome au Pape.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

J'ai entendu le Vicaire de Jésus-Christ prononcer ces paroles divines, et toute mon âme les lui appliquait. Bienheureux donc êtes-vous, ô Père très-saint ! O juste trahi, flagellé et crucifié ! O gardien et défenseur de la justice, qui souffrez pour elle de si dures persécutions !

Vous êtes bienheureux sur votre calvaire où

vous combattez pour la justice, et vous ne craignez pas de souffrir, sachant que la justice triomphera parce que vous combattez. Et nous, quand nous baisons vos pieds captifs,et quand nous sentons au-dessus de nos têtes vos mains enchaînées, nous recevons sur nos âmes le sang de la croix.

Le douloureux spectacle de Rome, ici captive et désolée, là ingrate et séditieuse, partout envahie, et la majesté affligée du Vatican où se rassemblent les souvenirs du Golgotha, ces scènes navrantes et ces terribles images déchirent nos cœurs sans les désespérer. Nous savons que la justice vaincra, nous savons que Dieu sera vainqueur, nous savons que Rome est à vous.

Pierre l'a prise à Satan pour Jésus-Christ; une secte ennemie de la dignité et de la liberté humaines s'est armée afin de reprendre Rome à Pierre pour la rendre à Satan. Alors donc, avec Pierre, Jésus serait banni de Rome ! L'ennemi labourerait et ravagerait ce sol sacré; il en arracherait les ossements des martyrs, il abattrait les temples !

Rome, par la frénésie de ces mains violentes et impures, serait dépouillée de tous les trésors qui sont l'héritage commun des enfants du Christ; et en même temps ils la souilleraient des édifices et des pompes de leur brutale corruption ; ils la rempliraient de casernes, de lupanars et de théâtres ;

ils y mettraient un trône entouré d'espions et de soldats !

Ainsi Rome perdrait ses parfums qui attirent à la vie divine, ainsi l'âme et la liberté de l'homme perdraient leur refuge précieux, ainsi l'humanité demanderait où réside son pasteur ; et nous deviendrions tous étrangers dans Rome, et notre héritage nous serait volé. Et le servile genre humain laisserait détrôné ce roi que tout homme peut appeler Père et qui répond à tous : Mon fils !

Ceux qui tentent d'accomplir cet infernal miracle croient-ils qu'ils en viendront à bout ? Moi, je ne le crois pas. S'ils répondent qu'ils sont assez rusés et assez forts, et que l'humanité sans Dieu n'est pas seulement une bête féroce, mais qu'elle est surtout une bête lâche, je réponds que Dieu a pourtant racheté le genre humain.

Qu'ils tiennent Rome en leur puissance, qu'ils la saccagent, qu'ils la souillent, qu'ils l'embellissent à leur manière, cela est possible ; ils le feront si le monde a mérité ce châtiment et que Dieu le veuille laisser passer. Mais c'est Dieu qui est Dieu, et Dieu est père. Il rendra le Pape au monde et Rome au Pape.

Et Rome, vidée de ses habitants et détruite comme elle l'a été plusieurs fois, se repeuplera et se reconstruira. Les créations modernes tombe-

ront ou seront purifiées. Un vent se lèvera qui emportera fort loin le petit trône nouveau, et ce qu'on aura placé dessus, et ce qu'on aura planté autour pour en accroître le lustre et la solidité.

Et nos arrière-neveux retrouveront dans Rome tous les parfums de Rome, parfums de science et de sainteté, parfums lumineux et éloquents qui leur apprendront l'histoire et la vie. Et comme nous, de quelque terre lointaine qu'ils soient accourus, ils seront les citoyens de la ville et les enfants du Roi, et lorsqu'ils verront le roi immortel, quelle que soit leur petitesse, ils lui diront : Mon Père ! et il leur répondra : Mon Fils !

(*Parfum*, I, p. 14.)

2. — L'Œuvre de la Force. — L'Esprit moderne.

Les petites combinaisons piémontaises ne manquent pas d'une certaine sagesse. Ils se disent : — « Ne faisons rien de trop. Ne nous donnons pas le mauvais genre de tuer le Pape, il ressuscite ; ni de l'enlever, il revient ; ni de le mettre en prison, il y grandit. Réduisons-le à la condition de simple particulier, soumis aux lois de simple police.

« N'abjurons pas le christianisme : cela nous obligerait de faire une autre religion et finirait en tragédie et en vaudeville. Gardons « l'auguste religion de nos pères» sans rien lui ôter, que la tête. C'est-à-dire, retirons peu à peu le cerveau. Laissons la figure. Les peuples n'y verront aucun changement, et ce *caput mortuum* tombera de lui-même sans effet, sans bruit.

« Les enragés qui veulent tout abattre, tout brûler, tout jeter au vent, sont la plupart futur gibier de confessionnal. Ils haïssent trop pour n'être pas sur la pente d'adorer ; ils ont quelque dieu en poche, quelque autel à bâtir sur celui qu'ils veulent renverser. Ne leur permettons que des hurlements, et protégeons contre eux le tremblant troupeau catholique.

« Ayons les yeux sur la Russie ; voilà un pays religieux. La sainte Russie ! Il y a là des prêtres, des évêques, des moines, des sacrements, des églises où l'on dit la messe ; où l'on chante, où l'on prêche ; et rien de gênant pour personne, et presque rien à changer. C'est l'idéal. Un service pour le nettoyage des âmes comme il y a un service pour le nettoyage des rues... Tous deux dans les attributions de la police !

« Allons prudemment, et nous y sommes. Il faut prendre Rome petit à petit. Rome enlevée au Pape, plus de Papauté temporelle, et dès lors

la Papauté spirituelle fera peu de bruit; ce sera le battant de la cloche dans une robe de paille. Toutefois les catholiques ne resteront pas sans consolation. Ils attendront que le spirituel recompose le temporel, que la vertu du battant rende à la paille la sonorité du bronze.

« Cependant la voix de Rome se taira; les catholiques se désaccoutumeront de l'entendre; ils se désaccoutumeront aussi d'attendre. Discutons contre eux. Quand la Force sait discuter, malheur aux principes qu'elle veut contester! Ses adversaires biaisent. de peur qu'elle ne leur coupe la parole; les tiers partis se forment, grande ressource contre les principes. Enfin, la Force prononce lorsqu'elle voit les esprits assez préparés. Les uns sont amollis, les autres sont embrouillés; ils ont lentement deviné les œuvres de la Force, ils en ont d'avance épuisé l'horreur. »

Ce n'est pas mal raisonner, et c'est raisonner suivant les portées du temps. Mille questions du passé et de l'avenir demeurent sans réponse; mais ceux qui les posent peuvent mériter qu'on les amuse, ils ne sont rien qui oblige à leur répondre. Des mystiques! Quand le fait est accompli, quand on tient le présent, qu'importent les questions du passé et celles de l'avenir? Le passé est clos; l'avenir, on le fera, ou il se fera, et le genre humain de l'avenir se tirera d'affaire comme il

pourra. Le temps nouveau prend médiocrement souci de l'avenir. Ses héritiers seront bâtards : il craint moins la honte de leur laisser des dettes que le souci de leur préparer des demeures.

Tel est le fond aride et violent de l'esprit moderne. Il regorge d'emphases sur les droits de l'intelligence, sur les droits de la liberté, sur les droits de l'humanité. Il sait se mentir ! Dans la réalité, il est ignorant, destructeur et servile. Son ignorance détruit le champ pour agrandir la ville, détruit le laboureur pour créer l'artisan ; détruit l'artisan pour créer le mercenaire, détruit le mercenaire pour créer la machine, détruit la corporation pour créer l'individu, détruit l'individu pour créer l'armée, détruit l'église pour créer la caserne. Jaloux d'atteindre le complément logique de ces destructions et de ces créations, il s'efforce d'abattre la Papauté, dont la chute détruirait l'autorité et créerait la tyrannie.

(*Parfum*, I, p. 230.)

3. — Les deux forces. — Le roc éternel.

La question est de savoir si la Providence qui gouverne le monde par la justice et par la

miséricorde, permettra au monde d'aller jusqu'au bout de sa folie ? Car de croire que le monde fait ce qu'il veut et va où il veut, c'est l'erreur du monde.

Il y a deux forces dans le monde qui constituent en réalité deux mondes différents. Il y a la force ou le monde du mal, il y a la force ou le monde du bien. Elles sont en lutte perpétuelle, perpétuellement inégale, perpétuellement trompeuse. Le monde du mal est fort, mais Dieu le contient ; le monde du bien est faible, mais Dieu l'assiste. Le monde du mal semble obtenir toutes les victoires, et à la fin le monde du bien est toujours victorieux ; ses adversaires eux-mêmes ne vivent que pour lui.

Rien ne paraît en ce moment contre-peser la force du mal, et ses œuvres comme ses desseins méritent assurément que la justice de Dieu lui laisse obtenir un de ces triomphes qui sont les plus rudes châtiments de l'ingratitude humaine. Cependant le monde du bien ne cesse d'invoquer la Miséricorde, et la Miséricorde peut l'emporter sur la Justice ; elle peut abréger l'épreuve, s'il faut que la Justice ait son cours. La Justice s'exercera sur les hommes en les abandonnant à la tyrannie, et la Miséricorde les préservera ou les délivrera de la tyrannie en affermissant parmi eux le précieux don de l'autorité.

Etudié hors de Rome, le problème est désespérant. Il semble impossible que ce vieil édifice temporel de la Papauté résiste longtemps, ou, détruit, se puisse jamais reconstruire. A Rome, le point de vue change. Sans doute contre ces remparts démunis, l'assaillant n'a pas besoin des inventions modernes ; l'antique arbalète suffirait. Point d'armes, point de défenseurs ! Mais la force de Dieu se sent. Il n'y a pas une pierre ici qui ne dise ce que Dieu a fait ici, qui n'ait été apportée de Dieu, qui ne soit posée comme un fondement éternel. Après tout, on a vu l'ennemi aussi fort, le droit aussi méconnu, Dieu et l'humanité aussi endormis. Dieu s'est réveillé ; des idées que l'on pensait vaincues, reniées et mortes, se sont remuées parmi les hommes : et le Pape, en pleine possession de son titre déjà déclaré caduc, a continué l'œuvre pour laquelle il est venu dans le monde.

Ni le Pape, ni les hommes pieux et savants qui l'entourent ne croient que les destins de la Papauté sont finis. L'Europe politique méprise fort ce qu'elle appelle la cour et les congrégations romaines sans savoir bien au juste ce que c'est. L'on étonnerait nos journalistes, et même des mérites plus modestes, en leur disant qu'il y a là plus d'esprits éclairés et de fermes cœurs qu'il ne s'en révèle dans le reste du monde. Mais les étonnements de l'ignorance et les négations de l'orgueil n'empê-

chent pas la science de savoir, la piété d'espérer, la foi de persévérer.

Le Roi temporel de Rome et ses conseillers savent beaucoup de choses qu'ignore à peu près la multitude ennemie. Ils connaissent leurs droits, ils connaissent leurs devoirs ; et l'un des principaux entre ces devoirs est de ne pas abjurer le droit, de souffrir plutôt la mort. Avec cela on mène le monde très loin. Le Pape n'a en face que de vieux adversaires, il n'est désarmé que comme toujours. La prière lui reste, Dieu lui reste ; si la justice et la raison peuvent suffire à le défendre, la raison et la justice parlent pour lui ; s'il faut la force, le canon rayé n'a pas détrôné la foudre.

Attaché à ce trône de douleur qui s'élève comme une image vivante de la Croix, gardé par les reliques des saints, le Pape demeure tranquille, le front dans les orages du temps, le pied sur le roc éternel.

(*Parfum*, I, p. 233.)

II

Le Pape et le Monde

1. — Le monde avant le Pape.

Quid est veritas?

Le monde avant le Pape, c'était l'empire de Néron. Comprend-on cela ? comprend-on cette humanité divisée en bêtes de somme et en bêtes de proie, la partie dévorante sans remords, la partie dévorée sans révolte, et toute société s'acheminant à une destruction également certaine, ou par la guerre, ou par la paix? Pour le comprendre, il faut savoir que le genre humain, lié par la faute, ne pouvait secouer la tyrannie du prince des ténèbres, celui qui fut homicide dès le commencement.

Alors, le troupeau étant à bout de voie, la miséricorde divine lui envoya un pasteur, une main pour le délier, une lumière pour l'introduire et le conduire dans le chemin qui le mène à Dieu.

La vérité manquait au monde. Pilate avait dit

le dernier mot de la science et de la sagesse des maîtres de la terre : *Quid est veritas ?* Ils ne croyaient même plus qu'il y eût une vérité ! — *Pourquoi le Pape venait-il dans le monde ?* Il y venait enseigner indéfectiblement la vérité.

De nobles esprits, chrétiens même, mais enveloppés d'une erreur originelle, publient que l'homme est fait pour chercher librement la vérité. Le monde païen avait cherché la vérité dans toutes les traditions et dans tous les rêves ; plein de dégoût, il renonçait à la trouver : *Quid est veritas ?* Pilate crucifiait l'innocent pour s'épargner une difficulté. On craignait une difficulté ; on ne craignait de remords que celui d'avoir manqué la fortune.

Nous sommes faits pour connaître la vérité. Il est de la clémence et de la justice de Dieu de nous la donner, il est de notre devoir et de notre raison de la suivre et de prendre les jougs qu'elle impose. L'accepter, la communiquer, mourir ainsi ; pour elle : l'effort et l'honneur sont assez grands et, pour tenter l'effort et subir l'honneur, il nous est nécessaire de savoir que la vérité est de Dieu.

Donc le Pape venait enseigner la vérité au monde pour la délivrance et le salut du monde. Mais à quel titre ? A titre de représentant, de vicaire de celui qui est la Vérité même : dans le ciel, Dieu,

fils unique et éternel de Dieu, égal et consubstantiel à Dieu ; sur la terre, par un mystère ineffable, homme, fils d'Adam, chef et premier-né de la race humaine, doublement maître, doublement roi.

(*Parfum* I., p. 281.)

2. — Jésus-Christ roi de toutes les nations. Le royaume de l'Esprit.

On a écrit de savants ouvrages sur l'origine du pouvoir temporel des Papes. Ce que prouvent le mieux les plus savants, c'est que ce pouvoir n'a pas commencé. Saint Pierre, le premier Pape, en était investi. Il exerça pleinement la plus haute attribution du principat civil, celle de juge suprême. La cause d'Ananie et Saphire n'était pas une cause purement spirituelle, et ces coupables furent non seulement retranchés de l'Eglise, mais exclus de la vie. Les chrétiens, donc, avaient en saint Pierre un pontife et un roi. Au milieu de la société païenne, dont ils observaient d'ailleurs les lois politiques, ils achetaient par le martyre le droit d'obéir à ce chef véritable qu'ils tenaient de Jésus-Christ. Mais l'antiquité du pouvoir temporel remonte plus haut.

Jesus Christus, primogenitus mortuorum et

princeps regum terræ, qui dilexit nos et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo (1). C'est en lui, le premier-né, le prince des rois de la terre et le vainqueur du péché, que le pouvoir temporel de la Papauté prend son origine.

Le premier chapitre du premier Evangile est la généalogie de Notre Seigneur, base de ses droits comme Fils de l'homme. Zorobabel, aîné d'Adam au 53e degré et de David au 20e, fut à la fois l'ancêtre paternel de Joseph par Abiud, et celui de Marie par Reza. Lorsque Joseph épousa sa parente Marie, ces deux époux étaient les seuls rejetons des deux branches de la famille royale. Et les vicissitudes politiques vinrent alors, de la part de Dieu, fermer le livre des généalogies, jusqu'à ce moment tenu avec tant de soin dans tout Israël.

Jésus-Christ prend le nom de Fils de l'homme, parce qu'il est l'aîné des enfants d'Adam, le chef de la race humaine, l'héritier de l'autorité et du Pouvoir du Père sur la famille ; il prend le titre de roi, parce qu'il est le roi naturel de toutes les nations, Roi et prêtre éternel.

Ses droits ont été délégués à Pierre, et mille fois, durant des siècles, le genre humain a solennellement proclamé et reconnu cette délégation. En-

(1) Jésus-Christ, le premier né d'entre les morts et le Prince des rois de la terre qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. (Apoc., I, v. 5.)

core aujourd'hui, deux cents millions d'hommes répètent que Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, est le chef de la famille humaine.

En constatant sa royauté et son haut domaine sur cette terre, dont il est le créateur, Dieu n'a voulu s'y réserver en propre qu'un petit espace, comme il n'exigeait pour offrandes qu'une figure des biens qu'il lui fait produire en abondance, et pour prêtres qu'un faible nombre des hommes qu'il y nourrit.

Mais, pour sa part, il a choisi Rome, parce que Rome était la cité reine, la forteresse de l'ennemi. Il l'a donnée à Pierre, non pour y régner tout de suite en paix, mais pour la vaincre, la conquérir et s'y maintenir par le plus extraordinaire et le plus prolongé des miracles. Le voyage d'Israël dans le désert n'était qu'une image abrégée des travaux que le nouveau Moïse et le nouveau peuple auraient à soutenir pour entrer dans la nouvelle terre promise. De saint Pierre à saint Sylvestre, de saint Sylvestre à saint Grégoire le Grand, à saint Adrien Ier, de Néron à Charlemagne, — étapes formidables ! — chaque jour est marqué par des prodiges.

Mais le miracle n'est pas la loi permanente de ce monde. Par le miracle même, Dieu ramène tout à l'ordre commun. Les merveilles de l'Exode cessèrent lorsque le Temple fut bâti et la Loi gravée

dans les cœurs. Après trois siècles de martyre, huit siècles de rudes combats ; après avoir vu passer les empereurs de Rome et ceux de Byzance, et les Barbares ; après que Rome eut été vidée plusieurs fois par le feu, par le fer, par la famine, plusieurs fois ruinée, démolie, et plusieurs fois rebâtie de la main de ses pontifes, le grand ouvrage reçut sa perfection matérielle d'un héros suscité pour être la noble image du prince selon le cœur de Dieu. Le nouveau genre humain, élevé par les Papes, a mérité Charlemagne, comme le genre humain formé, ou plutôt déformé par le paganisme, avait mérité Néron. L'Autorité remplace la tyrannie ; les rois reçoivent de l'Eglise une charte des droits de Dieu, qui sont les vrais droits de l'homme, et l'on voit sur la terre cette double et incomparable merveille : à Rome, un royaume de l'Esprit, établi par les seules conquêtes de l'esprit et dont les fondateurs n'ont versé d'autre sang que celui de leurs veines ; dans l'Occident, un nouvel empire dont le chef se proclame le dévot auxiliaire du Roi paternel des âmes, qui a pour mission de conduire les hommes à Dieu dans les voies de la justice et de la paix.

(*Parfum*, I, p. 283.)

3. — Les œuvres du Pape dans le monde. Autorité et Liberté.

Et si maintenant l'on demande quelles ont été les œuvres du Pape dans le monde, je viens de le dire. Déjà en huit siècles, il avait mis Charlemagne à la place de Néron. Depuis dix siècles, il a empêché la tyrannie de ressaisir l'empire. On serait embarrassé de désigner la chose évidemment bonne, l'œuvre de bien, d'accroissement et de salut que les Papes n'ont pas proposée, protégée, accomplie. Considérons un moment ce seul fait : l'institution et le maintien de l'Autorité.

C'est en l'an 58 ou 59 de Notre Seigneur, sous Néron, que saint Paul, écrivant aux fidèles qui habitaient Rome, leur recommande d'obéir aux princes. Les Juifs récemment baptisés, attendant toujours un peu le Messie de la synagogue étaient enclins à la rébellion, et cet esprit pouvait gagner les autres fidèles. Avec une prescience divine, en présence et sous le coup des délires de la tyrannie, le christianisme fondait la notion de l'Autorité. L'Eglise acceptait ces maîtres de chair qu'élevaient tour à tour la sédition, le parjure, la vénalité, l'assassinat. Elle n'en faisait

aucun, n'en contestait aucun, n'en adorait ni n'en pleurait aucun. Elle commandait d'obéir à l'Empereur, elle défendait de l'adorer. C'était assez respecter le droit de la puissance, et assez enraciner la future liberté. Un jour les tyrans tomberaient comme les dieux, et le vrai Dieu ferait de vrais rois. Lors donc que l'Empereur demandait l'impôt, on lui donnait l'impôt; lorsqu'il demandait le service, on lui donnait le service; lorsqu'il demandait l'encens, on lui disait : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; tu peux tuer le corps, nous craignons ce qui tuerait l'âme. » Et la tyrannie tuait, et s'étonnait de trouver toujours en face d'elle des âmes, et de voir que c'était elle-même qui périssait.

Lorsque l'Eglise eut sacré les princes, alors commença l'attachement pour le sang royal. Une dynastie chrétienne, c'était un grand instrument de salut et une grande garantie de tous les droits. Le Roi était le protecteur armé de la justice et de l'Eglise; le gardien de l'unité des esprits, le défenseur des opprimés, l'appui des faibles, enfin l'évêque du dehors, engagé par les serments les plus saints à observer les lois divines. S'il se parjurait, le peuple n'était pas sans recours. Il y avait un magistrat, un juge pacifique, mais puissant sur la conscience humaine, parce que jamais juge ne fut plus légitime, n'eut de plus

solennelles obligations envers la justice, ne fut plus étroitement tenu d'être prudent et droit. Ce juge marquait au Roi la borne qu'il ne pouvait franchir. Des rois ainsi institués et surveillés, était-ce la même chose que les Caracalla, les Domitiens, les Dèce, les Maxence, ou les successeurs si promptement dégénérés de Constantin? A propos de Charlemagne, on a vu quels étaient les devoirs acceptés et reconnus de la royauté carlovingienne. L'histoire n'a pas de fanal qui montre mieux ce que le Pape a fait dans le monde.

On reproche à l'Eglise tantôt son attachement, tantôt son indifférence pour les rois et pour les dynasties. L'Eglise a eu les sentiments qu'elle devait avoir, selon le caractère des pouvoirs sous lesquels elle a vécu. La puissance moderne n'est plus son œuvre. En présence de cette force dédaigneuse qui la reconnaît à peine comme un fait, qui l'assimile aux autres institutions religieuses, qui lui jette comme aux autres du pain et des injonctions de prier et d'obéir, l'Église reprend son indifférence. Elle obéit lorqu'elle doit obéir, enseigne et prescrit l'obéissance due, refuse ce qu'elle doit refuser, réclame ce qui lui appartient et adore d'avance les desseins de Dieu. La puissance redevient un fait, et un fait que Dieu a voulu : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi a Deo; quæ*

autem sunt, a Deo ordinatæ sunt (1). L'Eglise ne change rien au texte de saint Paul et ne l'interprétera pas autrement que toujours. Le fait passe, le fait l'écrase ; elle regarde passer, elle se laisse écraser. En l'écrasant il passe, et elle est immortelle. Ni la notion de l'autorité, ni la notion de la liberté ne périront dans les mains de l'Eglise.

(*Parfum*, I, p. 286.)

4. — La Papauté et l'esprit moderne.

Cependant le monde s'est séparé du Pape ! Est-ce bien vrai ? cela se dit de toutes parts ?... Oui, le monde, la partie active et bruyante du monde, s'est séparée du Pape. La politique, la science, l'art, le vaudeville, la taverne parlent contre la Papauté. Ils disent qu'elle n'a pas su marcher avec l'esprit moderne. Devant cette raison s'inclinent beaucoup de ceux qui trouvent que l'esprit moderne s'égare. Mais cette raison glorifie la Papauté.

La Papauté n'a pas su marcher avec l'esprit moderne, très vieil esprit, parce qu'elle ne sait pas

(1) Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures. Car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu ; et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre. (Rom., XIII, 1.)

marcher dans l'erreur. L'Eglise n'est pas sur la terre pour recevoir l'impulsion de l'esprit de l'homme, mais, au contraire, pour régler et diriger la marche de l'esprit de l'homme suivant les enseignements stables de l'esprit de Dieu. La grande misère de nos jours, c'est l'affaiblissement intellectuel et moral des catholiques qui laissent dire que l'Eglise catholique a failli en se séparant de l'esprit moderne, comme si quelque vérité catholique était devenue erreur, ou qu'une erreur autrefois définie fût devenue vérité ! Dieu est l'unique vérité, et l'Eglise catholique est l'unique Eglise de Dieu. Elle a proclamé toute la vérité en face de toutes les oppositions. Notre Seigneur avait prévu que son Evangile serait une pierre d'achoppement pour plusieurs. Dès saint Paul on commençait à n'y trouver que folie, et chaque siècle, chaque génération a voulu en ôter quelque chose. « Néanmoins, dit le Père Faber, Dieu n'a pas jugé à propos de donner une nouvelle loi à chaque siècle et à chaque génération ; il n'a pas voulu faire cet honneur à ces cohues triviales qui se pavanent dans l'histoire sous le nom d'esprit moderne. »

Les mêmes hommes qui demandent avec un accent de secret triomphe comment le monde s'est détaché du Pape avouent aussi avec une terreur mal déguisée que le monde s'est en même temps

détaché de l'autorité, et l'on voit assez qu'ils n'y savent pas de remède. Cependant l'autorité politique n'a pas fait comme la Papauté : elle a marché avec l'esprit moderne. C'est elle qui, lorsque le libre examen fut proclamé, autorisa ses investigations qui se pratiquaient la torche au poing. Elle en a recueilli les fruits : ils ont été amers pour elle et pour le monde, ils allument d'étranges fièvres ! Dans la fumée des incendies on verra vaciller la civilisation et, selon toute apparence, les derniers apôtres du libre examen, héritiers de ses conquêtes, administreront de formidables narcotiques à l'esprit humain.

Ce sera le monde sans le Pape, situation assez comparable à celle du monde avant le Pape, lorsqu'un représentant de cette fière société romaine, que ses lumières, ses magnificences et ses triomphes avaient contrainte à se réfugier dans la dictature de Néron, disait superbement : Qu'est-ce que la vérité ? et sans attendre la réponse versait le sang du juste. Aujourd'hui cette conséquence peut paraître extrême. Il y a encore trop d'esprit chrétien dans les peuples, et sur les trônes trop de reflets de l'ancienne royauté chrétienne. Mais attendez que ce reste s'évapore au souffle des histrions : le mépris de l'espèce humaine rouvrira le cirque.

(*Parfum*, I, p. 289.)

5. — La Papauté va-t-elle disparaître ? Le Pape ressaisira le monde.

Le monde sans le Pape, est-ce à dire que la Papauté disparaîtra complètement? Non. Quand le Pape s'en ira, en d'autres termes quand le christianisme s'en ira, il n'emportera pas la civilisation seulement, il emportera le genre humain. L'humanité, ne connaissant plus Jésus-Christ, ne lui donnant plus ni saints ni martyrs, ni sacrifices ni prières, n'aurait plus de raison d'être.

De bons esprits inclinent à penser que nous ne sommes pas loin de là, que nous touchons aux derniers temps, que le monde s'achemine rapidement vers cette apostasie totale où la tyrannie sera telle et la séduction si redoutable que le Fils de l'Homme devra en abréger la durée pour trouver encore de la foi sur la terre. On remarque plusieurs des signes annoncés. Les chrétiens aiment les hérésies, les méchants foulent le clergé et la justice, les esprits sont très bas, les cœurs plus bas, et le monde, rapetissé en tous sens, pourra bientôt tenir dans une seule main. Sous cette main de fer présente partout, où l'Eglise trouverait-elle un refuge? Où seront les catacombes?

Mais ces circonstances sont locales, et la plupart de tous les temps. Il faudrait savoir ce que nous avons encore de christianisme dans les veines ; il faudrait savoir surtout ce que pèse aux balances divines une seule goutte de sang répandu pour la vérité. La force, qui s'organise irrésistible d'une certaine façon, sera en même temps bien fragile, perpétuellement menacée d'apoplexie. Il y a chance qu'elle périsse soudain, précipitant tout dans une anarchie violente et destructive.

Il répugne de croire que l'histoire évangélique est à sa fin, et que cette arrière-lignée de Luther, dont le christianisme subit aujourd'hui les méfaits, arrachera le roc posé des mains du Christ. Je ne crois pas que Dieu veuille humilier à ce point la raison humaine. Nous n'avons pas besoin de cet affront pour savoir le peu que nous sommes, et quels misérables ennemis nous peuvent détruire. Ceux-ci seraient pires que le moucheron et l'abjecte sauterelle, fléaux muets du moins ?

Attendons le châtiment, non la mort. Toutes les transgressions seront vengées, toutes les ingratitudes punies; le monde, ses erreurs au cou, baigné de sueur, de sang, de larmes, passera par d'épaisses ténèbres, implorant la lumière, l'autorité et la liberté. Et c'est dans cette épreuve, dont ses gémissements demanderont à Dieu d'abréger le cours, que le Pape ressaisira le monde, ou plu-

tôt que le monde ressaisira Dieu. Alors l'inépuisable fécondité de l'Eglise se manifestera : de ses vieilles vérités écloront des forces et des merveilles nouvelles et elle poursuivra son œuvre, qui est de mettre Jésus-Christ en possession de toute la terre, et toute la terre en possession de Jésus-Christ.

(*Parfum*, I, p. 253.)

6. — Dieu présent et vivant sur la terre. Les droits de l'homme.

La polémique contre le gouvernement pontifical est basse, rapetissée, honteuse pour l'esprit public : tâchons de ne pas la laisser à ce misérable niveau. Tâchons d'amener nos adversaires à regarder la question du vrai point de vue, sous son vrai jour. Disons-leur bien qu'ils veulent détruire une œuvre de Dieu et la plus nécessaire au monde. Rome est le royaume propre de Jésus-Christ, la part qu'il s'est réservée sur la terre dans le miséricordieux dessein d'y établir la source de la vie intellectuelle et surnaturelle.

On a toujours vu dans le monde un parti pour refuser ce bienfait; et plus d'une fois ce parti s'est trouvé si puissant qu'il semblait être le monde

entier. Néanmoins, depuis dix-huit siècles, la force des choses a invinciblement plié le monde devant ce droit de domaine et d'habitation parmi les hommes que daigne se réserver la clémence du Christ.

D'où vient cette force des choses, qui maintient la Papauté contre des conjurations si fréquentes, si formidables, si générales? L'heure est bonne pour apprendre l'histoire de l'Eglise, c'est-à-dire l'histoire de Dieu présent et vivant sur la terre. Si les hommes qui croient aimer sincèrement la liberté voulaient se donner à cette étude, considérer de près, tels que l'Eglise les expose, ces droits de Dieu auxquels leur aveuglement prétend opposer les droits de l'homme, ils verraient que les droits de l'homme n'ont de définition et de sauvegarde que dans les droits de Dieu. Que le vicaire du Fils de l'Homme cesse de tenir le Capitole, en vain l'insurgé de 1789 aura pris la Bastille !

Droits de l'homme, liberté humaine, existence distincte des nations, autant de pensées du Christ, voulues et accomplies par sa seule Eglise. Avant le Christ, l'état normal des sociétés était l'esclavage; le droit normal, le droit du plus fort pour imposer l'esclavage; la politique normale, la conquête, pour vendre ou pour tuer les vaincus. *Humanum paucis vivit genus.* Un orateur chrétien disait : « La liberté est une invention chré-

tienne : elle suit le Christ où il va, elle disparaît d'où il se retire. » Les peuples que le Christ n'a pas visités sont assis à l'ombre de la mort ; ceux qui, l'ayant reçu, l'ont banni, voient remonter les ténèbres : leur tête paraît encore lumineuse et libre ; déjà les membres sont engloutis et engourdis. Dans ses Indes dorées par le soleil, dans les mines qu'elle appelle *ses Indes noires*, dans les vertes richesses de l'Irlande, regardez les sujets de cette grande Angleterre, si fière d'avoir subjugué sous ses propres lois la loi du Christ : *Humanum paucis vivit genus !* Quel est et que devient le droit de l'homme sous des maîtres qui méprisent le droit du Christ ? « Dieu, dit saint Augustin, ne commande rien pour sa propre utilité, il commande tout pour l'utilité de ceux à qui il commande. » Il s'agit de savoir si ce maître sera remplacé par les dominateurs dont sa miséricorde avait brisé l'empire, et si c'est l'avantage du genre humain que le Capitole soit relevé au-dessus du Calvaire.

(*Parfum*, I, p. 295.)

7. — Les Chrétiens et la scène de ce monde.

Sans doute, demander aux adversaires de Jésus-Christ, de l'Eglise, de la Papauté, leur demander

d'étudier un peu, c'est leur demander beaucoup, et plus que le grand nombre d'entre eux ne veulent ou ne peuvent faire. Mais dussent-ils tous abjurer toute raison pour servir la passion qui les emporte, nous, du moins, nous aurons consolé et affermi la foi des chrétiens, laquelle est un grand élément de la force des choses.

Dieu a fait aux chrétiens d'immenses privilèges : ce n'est pas le moindre d'être au courant de la scène de ce monde, d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine, et de pouvoir ainsi s'affermir dans l'amour de la justice et de la vérité au milieu de ces terribles passages du mal qui font partout ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison. Il y a des désastres horribles à contempler ; l'âme y succomberait et se laisserait entraîner dans l'un des deux abîmes qui creusent inévitablement les grandes catastrophes sociales : celui du désespoir, ou celui des avilissements. Eclairée sur l'œuvre de Dieu, l'âme du chrétien ne voit plus le mal établir son règne, mais la justice exercer le sien ; et elle peut porter le poids d'un monde qui croule.

(*Parfum*, I, p. 257.)

II

LE POUVOIR TEMPOREL DES PAPES

I

Origines du Pouvoir Temporel

Dans cette question du gouvernement temporel des Papes il nous semble que bon nombre d'esprits sans malice se mettent à la torture pour raisonner de travers, et qu'un rien les ramènerait au droit sens. C'est pourquoi nous recueillerons à leur usage, et, Dieu le veuille ! à leur profit, quelques observations sur la puissance temporelle du Souverain Pontife. Ils verront combien ils sont déraisonnables d'en vouloir la suppression.

1° Ils n'y réussiront pas, car cette institution est ancienne et solide, et d'un granit où se sont abîmés sans résultat beaucoup de petits ongles ;

2° Elle est trop utile à l'Eglise pour que Dieu ne continue pas d'employer en sa faveur la puissance qui l'a fondée et conservée ;

3° L'humanité en a si grand besoin que, si nos révolutionnaires parvenaient à l'ébranler tant soit peu,

leurs neveux eux-mêmes s'emploieraient à réparer les dégâts.

1. — Conquête du monde par J.-C.

Jésus-Christ possédera le monde, parce que Dieu lui a donné le monde. Il s'en emparera suivant son droit, à sa manière, par une lente conquête, comme Il s'est emparé de tout ce qu'il possède déjà. Nous disons lente, non pour Lui, mais pour nous, qui attendons péniblement son jour. Lui, Il a le temps, et toute la durée du temps n'est qu'un éclair dans son éternité.

Mais ce n'est pas en Dieu, c'est en homme qu'Il veut faire cette conquête, afin de prouver par sa lenteur combien peu de chose est l'homme, et par sa victoire, toujours jugée impossible, quelle est la grandeur de l'homme dans la main de Dieu.

Afin de témoigner tout de suite cette grandeur et cette puissance, Il a voulu d'abord s'emparer de Rome, qui était ce que la terre connaissait de plus puissant et de plus grand. Celui donc qu'Il avait institué pour être son Vicaire, en lui promettant d'être avec lui jusqu'à la fin, Pierre, l'un de ces artisans durs et grossiers qui se nommaient eux-mêmes la balayure du monde, descendit du Calvaire à Rome, capitale de l'univers,

et en prit possession, inaugurant cet ordre de miracles plus grands que ceux-mêmes que Jésus avait faits. Il prit possession de Rome, gage de la possession du monde, et son entrée dans la ville éternelle fut la main-mise de Jésus-Christ sur l'héritage qui Lui avait été donné.

Voilà l'œuvre de Dieu ; voici maintenant l'œuvre de l'homme, mêlée de grandeur et de misère.

Le premier arbre que Pierre planta dans son domaine fut la Croix. Il s'y fit attacher la tête en bas, comme pour être plus près des catacombes, où allaient s'enfoncer les racines de sa réelle et impérissable souveraineté. A côté du gibet de Pierre, le sang de Paul coula ; et ainsi, durant trois siècles, plantèrent et arrosèrent ces nouveaux souverains, fécondant de leur propre sang cette Rome qui leur était donnée, l'arrosant de leurs sueurs avec plus d'abondance encore que ses anciens maîtres ne l'avaient arrosée du sang et des larmes des peuples vaincus.

2. — L'Evêque de Rome seul debout sur le Vatican.

Enfin les catacombes se trouvèrent pleines, assez pleines pour enrichir d'ossements sacrés

tous les autels qui seraient plus tard élevés dans le monde, et la mystérieuse royauté de l'Apôtre commença de paraître au jour. Les empereurs quittèrent Rome. Portant à Byzance le siège de l'empire et le vain titre de souverains pontifes, pontificat des dieux reniés, ils laissèrent l'Evêque de Rome seul debout sur le Vatican, en présence du Capitole vide, à côté du Sénat qui n'était plus qu'une ombre. Des siècles s'écoulèrent, et la Ville n'avait en réalité d'autre chef que ce prêtre, car, s'il s'y trouvait encore quelques lettrés et sénateurs attachés au culte des idoles, il n'y existait plus d'autre peuple que le peuple chrétien, et plus d'autres lieux d'asile que les églises.

Un jour, après Alaric adouci, après Attila épouvanté, parut Totila, roi des Goths, qui enleva le Sénat captif et laissa la ville déserte. Bélisaire accourut, ramenant une dernière fois les aigles romaines ; la trompette sonna du Capitole, dans cette solitude qui effrayait le général victorieux. Ni les Cohortes, ni le Sénat, ni le Peuple romain ne reparurent ; les statues brisées ne remontèrent point sur leurs piédestaux, les arcs de triomphe ne furent point relevés : il ne restait rien dans Rome de ce qui avait été Rome.

Mais le principe de vie que Pierre avait apporté survécut à la puissance de Claude et de Néron. L'Evêque de Rome revint à Rome où le Sénat ne

revint jamais ; il y ramena le peuple chrétien ; et, au siècle suivant, le Pape saint Grégoire Ier pouvait déjà écrire : « Le Pasteur de Rome est accablé de tant d'affaires extérieures qu'il ne sait « plus s'il est évêque ou roi. »

3. — Les Papes et les Empereurs Byzantins.

Quand, plus tard, à l'approche des jours de Pépin et de Charlemagne, cette royauté de fait et de droit prit son véritable nom ; quand les Papes, pour sauver l'Italie et maintenir la civilisation dans le monde, durent enfin retirer aux lâches empereurs de Byzance cette partie de l'empire qu'eux seuls leur conservaient depuis longtemps, il y avait des siècles que Rome n'était plus gouvernée, protégée, repeuplée, rebâtie, nourrie que par ses Evêques.

Ce fut, à vrai dire, Léon l'Isaurien, par son fanatisme pour l'hérésie des Iconoclastes, qui mit la couronne temporelle sur le front des Papes, en soulevant la tempête qui sépara définitivement de Byzance les dernières possessions de l'empire en Italie. Léon l'Isaurien était sot et avare. Il y a toujours ou de l'ineptie ou quelque grand vice dans ces princes qui rompent avec l'Eglise, et

souvent l'ineptie et le vice y sont à la fois. L'Empereur avait brisé à Constantinople les images du Sauveur; les Peuples d'Italie brisèrent ses images, sans s'effrayer des lauriers qui les couronnaient. Averti par le Pape, il le menace de le faire venir à Constantinople chargé de chaînes. Prenez garde aux peuples! lui dit encore le Pape. Mais les empereurs de Byzance ne savaient plus ce que c'est qu'un Pontife.

Les empereurs Byzantins étaient parvenus à se donner une de ces Eglises nationales, si chères aux docteurs qui veulent une religion pour le peuple. Gibbon, l'un des plus grands entre ces docteurs, dompté par sa conscience d'historien, fait voir la différence du Pontife et du fonctionnaire. « Tandis, dit-il, que le patriarche de Constantinople, esclave, passait alternativement, suivant le caprice de son maître, d'un couvent au siège patriarcal, du siège patriarcal dans un couvent, le génie et l'indépendance des Papes étaient excités par le fait même de leur position éloignée et dangereuse au milieu des barbares de l'Occident. » Gibbon est un philosophe hérétique, et la philosophie et l'hérésie sont deux bandeaux.

Gibbon continue et parle vrai, sans parler plus juste : « Leur élection populaire les rendait chers « aux Romains; la misère publique et privée « trouvait un soulagement dans leurs amples

« revenus, et la faiblesse ou la négligence des « empereurs les forçait de veiller constamment « dans la paix et dans la guerre à la sûreté maté- « rielle de Rome. Au milieu des calamités de toute « espèce, l'Evêque revêtait *insensiblement* les *ver- « tus* et la *magnanimité* du prince, et tous, Italiens, « Grecs ou Syriens, prenaient le même caractère, « adoptaient la même politique en montant sur la « chaire de saint Pierre. C'est ainsi que Rome, « après la perte de ses légions et de ses provinces, « retrouva sa suprématie dans le génie et la for- « tune de ses Pontifes. »

Que de précautions pour constater les faits et les interpréter en dehors du miracle de la foi et de l'assistance divine! Gibbon, décrivant les temps affreux au milieu desquels s'accomplit ce prodige qu'il explique sans le comprendre, s'exprime ainsi : « L'influence de la religion pouvait seule « suppléer au défaut de lois ; le tumulte et la vio- « lence des assemblées où se débattaient également « les affaires particulières, et les négociations du « dehors ne pouvaient être tempérées que par « l'autorité du Pontife. Ses aumônes, ses prédica- « tions, sa correspondance avec les rois et les pré- « lats de l'Occident, les services qu'il avait rendus « si récemment, la gratitude et le serment des « Romains devaient les accoutumer à le considérer « comme le premier magistrat ou le prince de

« leur cité. Malgré leur humilité toute chrétienne, « on donnait déjà aux Papes le titre de *Dominus* « ou Seigneur, et leur profil avec leur inscription « se voit sur les monnaies de cette époque. *Leur* « *domination temporelle se trouve ainsi fondée* « *sur mille années de respect*, et leur plus beau « titre à la souveraineté est le libre choix d'un « peuple qu'ils *délivrèrent de l'esclavage.* »

Après cet aveu d'un hérétique, écoutons la parole émue d'un évêque : « Rome est l'œuvre de « l'amour, de l'intelligence, du dévouement des « Souverains Pontifes. Ils l'ont pétrie avec leurs « larmes et leur sang ; ils l'ont parée des couleurs « célestes ; elle est à eux. Pères, artistes sublimes, « nobles défenseurs, ils ont tous les titres, ils ont « tous les droits (1). »

4. — L'Architecte invisible.

Ainsi s'est formé le gouvernement temporel des Papes. Aucun gouvernement n'est sorti si profondément et si légitimement de la nature des choses. Sans aucun emploi de la force matérielle, de toutes parts, au contraire, brutalement conjurée contre lui ; sans nul moyen ni projet d'agrandissement,

(1) M. Berteaud, évêque de Tulle.

il s'est établi, ne sachant pas même qu'il s'établissait. Et ces siècles de tempêtes, qui n'ont rien laissé debout ni en place dans le monde, qui ont emporté les institutions, les empires, les peuples et les dieux; ces jeux et ces débordements de la force sauvage ont aussi fidèlement travaillé à la construction merveilleuse du trône de Rome qu'ils ont fidèlement détruit les plus puissants ouvrages du monde ancien. Lent miracle, d'autant plus manifeste et plus éclatant! Œuvre de Dieu par la main des hommes, non pas de ceux qui la voulaient faire, mais de ceux qui ne la voyaient pas, qui ne la devinaient pas, qui ne la voulaient pas! Car, pour ceux qui désiraient obéir à Dieu, et que la Providence employait aussi, leur but était de maintenir le domaine spirituel de l'Eglise, non pas de lui assurer un domaine temporel. Tour à tour les barbares et les empereurs ont apporté leur pierre, et l'ont posée et cimentée à la place indiquée par l'Architecte invisible, qui seul connaissait le plan, qui seul marquait l'heure, qui seul avait choisi les matériaux. Autant que les barbares, les empereurs, féconds en entreprises sacrilèges, sont devenus les fondateurs assidus de cette royauté sans précédents et dont le monde ne verra pas d'autre exemple. Ainsi, sur certains rivages, les flots, multipliant leurs fureurs, ont eux-mêmes formé la digue qui les borne à jamais.

Ils l'assailliront sans relâche, et aux jours de grande tourmente ils pourront la couvrir encore d'un peu d'écume; mais, à moins que Dieu ne change les lois du monde, la mer n'aura plus que des colères impuissantes, et s'arrêtera devant les limites que Dieu l'a contrainte à se donner.

(Mél., 2e s., t. VI, pp. 165 à 171.)

5. — L'œuvre de Charlemagne.

Quand l'œuvre a été faite, alors les hommes ont vu qu'elle était bonne et ils l'ont régularisée. De ce recoin misérable, de cette bourgade qui se nommait Rome, où de vils empereurs la faisaient tourmenter par des subalternes quand les barbares n'y étaient point, la Papauté, loin de l'Italie, et loin de Byzance, avait enfanté des nations catholiques, entre autres celle des Francs. Tel avait été le résultat de ce que Gibbon appelle la « correspondance » des Papes avec les peuples de l'Occident. L'Orient se perdait dans l'hérésie ; l'Occident avait pour rois des barbares hérétiques. « Alors, « dit Baronius, Dieu suscita du milieu des infi- « dèles un prince qui fût à lui, et se forma un « peuple privilégié qui protégerait son Eglise contre « les assauts de l'hérésie et le flot des barbares ;

« il voulait encore que son Eglise fût glorifiée « par eux. Il paraît en effet certain que la natio- « nalité française est instituée pour ce double « but. »

La nation de Clovis, en « correspondance » avec les Papes, était devenue la nation de Charlemagne.

« Tout ce qui se produit sur la scène terrestre « est pour l'exécution d'un plan éternel. Quand « Dieu y veut employer un homme comme un ins- « trument direct et aimé, il met dans son cœur « la piété filiale envers l'Eglise. Si, pour lui rendre « aisée sa tâche illustre, les obstacles doivent « être écartés, ils le seront. Des victoires rapides « sur les choses mauvaises lui seront don- « nées. Au besoin il sortira du nombre et mon- « tera s'asseoir au rang suprême, afin que son « action se déploie meilleure et plus libre (1). » Tel fut Charlemagne, « cet homme si grand que la grandeur a pénétré son nom et que la voix du genre humain l'a proclamé grandeur au lieu de grand » (2). Pendant les jours de Charlemagne, à Byzance, la dynastie iconoclaste des Isauriens était continuée par un Copronyme, qui mérita sur le trône l'ignoble surnom qui lui avait été donné enfant, et s'éteignait en la personne d'un Flavius

(1) Mgr Berteaud.
(2) J. de Maistre.

Constantin, trahi par ses courtisans, battu par ses tributaires, détrôné par sa mère qui lui fit crever les yeux.

Charlemagne ordonna cinquante-trois expéditions militaires, dont il commanda le plus grand nombre. Partout ses armes victorieuses frayaient le chemin à l'Evangile, et souvent ses campagnes n'eurent pas d'autre but. Les mœurs devinrent plus douces, les sciences et les arts de la paix fleurirent, la véritable liberté civile commença ; la civilisation, que les envoyés des Souverains Pontifes avaient introduite dans les Gaules comme en la tenant par la main, prit racine dans ce sol prospère qu'elle n'a plus quitté. Mais Charlemagne n'aurait été qu'un météore, moins encore, un conquérant, ou plutôt un envahisseur barbare comme les chefs si vite disparus des Huns et des Goths, s'il n'avait pas aimé l'Eglise. Il lui fut bon fils, elle lui fut bonne mère. Inspiré par son amour, attentif à ses lois, il en reçut les lumières qui l'ont fait si grand et devint le législateur de l'Europe. Jamais le sacerdoce et l'empire ne furent mieux d'accord qu'à cette heure unique, et jamais la politique humaine n'a rien créé d'aussi majestueux et d'aussi puissant. Charlemagne vint à Rome ; il y vit l'œuvre des siècles et la compléta : le Pape vit Charlemagne, reconnut l'homme de la Droite de Dieu et le fit empereur. Chacun était dans son

rôle ; le prince affermissait et reconnaissait le travail du passé ; le Pontife ouvrait l'avenir.

6. — Le Sacre de Charlemagne.

Ce fut en 800, à Rome, le jour de Noël, vigile d'un siècle nouveau, que le successeur de Pierre, saint Léon III, sacrant Charlemagne, institua l'empire d'Occident, le Saint-Empire romain. Il le fit de sa pleine autorité, et lui seul le pouvait faire. Charles, disent les historiens modernes, « le comprit avec une intelligence parfaite des temps nouveaux ». Ils ajoutent, mais qu'en savent-ils ? que le chef des Francs, par un raffinement de prudence, voulut paraître surpris lorsque le Pape versa sur sa tête l'huile sainte et posa sur son front la couronne d'or. La philosophie de Charlemagne n'allait pas jusqu'à douter du droit du Souverain Pontife, ni sa prudence jusqu'à craindre les armées de l'impératrice Irène, veuve de Copronyme et mère de Flavius Constantin. S'il parut surpris, c'est qu'il l'était, et que le Pape n'avait parlé qu'à Dieu de ce qu'il voulait faire au nom de Celui que le genre humain régénéré reconnaissait pour Maître et roi de tous les empires.

« Dans la nuit illustre de la Nativité du Sau-

veur, dit le savant évêque de Tulle, le Souverain Pontife remet ou destine une épée et un casque surmonté d'une colombe à quelque grand prince chrétien. Cet usage est plein de symboles. Par l'incarnation, le Fils unique de Dieu a vaincu l'inventeur de la mort ; une si grande victoire est bien représentée par l'épée. Les Ariens infidèles, autrefois,eurent l'audace d'affirmer que le Fils de Dieu était une simple créature. L'Evangile de la nuit de Noël affirme que Dieu a tout fait par son Verbe. En conséquence, le Souverain Pontife remet une épée, exprimant l'infinie puissance dans le Christ vrai Dieu, égal au Père, et vrai homme. Le Siège de Dieu,c'est-à-dire le Siège apostolique, tire sa solidité du Christ et est un composé de droit jugement et de justice; avec ces armes,Notre Sauveur, Jésus le vrai Dieu, a battu les ennemis de ce siège ; à savoir les hérétiques et les tyrans, conformément au dire prophétique : *La justice et le jugement sont les éléments de votre siège.* Enfin l'épée figure la puissance suprême conférée par Jésus-Christ au Pontife, son vicaire ici-bas, selon les textes sacrés : *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ;* et ailleurs : *Il dominera d'une mer à une mer,et des bords du fleuve aux extrémités de la terre.* Le casque avec la colombe est l'emblème de la protection du Saint-Esprit étendue sur l'homme valeureux ho-

noré des dons du Souverain Pontife. Tels sont les beaux sens de cette cérémonie. La main armée de l'épée ; la tête couverte du casque mystérieux, le noble chrétien est tenu de se montrer jusqu'à la mort l'intrépide défenseur de la Foi et du Siège apostolique. »

Ainsi se montra Charlemagne, et ce fut là sa grandeur ; elle est immortelle. Sa race a fini, l'empire est tombé; de ses lois et de ses institutions, il n'est resté qu'une trace. Un autre homme de guerre, un autre empereur, moins grand et moins heureux, occupe à sa place la mémoire des peuples. Pour les lettres, les arts et les sciences, pupilles volontiers ingrats, il n'est qu'un lointain protecteur, encore grossier et ignorant ; mais dans l'établissement anonyme du pouvoir temporel des Papes, sa main reste visible à jamais, comme si huit siècles n'avaient lentement élevé l'œuvre que pour qu'il eût la gloire d'y mettre le couronnement, et que dans la suite des âges aucune tempête acharnée à la détruire ne passât sans paraître vaincue par le génie et la piété de Charlemagne.

(*Mél.*, 2e s., VI., t. 171 à 175.

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

II

L'indépendance des Papes et le Pouvoir temporel.

1.— Les fondements de l'édifice social.

Ces efforts contraires ont duré mille ans, à peu près sans relâche. Les raconter serait faire l'histoire de l'Europe ; car, de même qu'aucun siècle n'a passé sans en produire quelque exemple, aucun pays n'a joué un rôle important dans l'histoire sans prendre part à cette lutte de l'esprit de Satan qui veut continuellement abattre ce qu'a édifié et ce que soutient continuellement l'Esprit de Dieu. Le combat a été plein de vicissitudes inouïes. Que de secours inattendus ! que d'amis ingrats, que de retours soudains ! De nos jours nous avons vu ces coups de l'enfer, ces contre-coups de Dieu. L'histoire, toujours surprenante, en est écrite à l'avance pour l'éternité. Quand le Pape est à Rome, tranquille, — si ce mot de la

langue humaine peut être appliqué ici, — sur son trône de justice et de douceur, alors les séditieux argumentent, et les dupes écoutent avidement leurs discours pervers. Pourquoi un trône au Pape ? Son royaume n'est pas de ce monde !

Pourquoi un peuple et des tributs à ce prêtre du Dieu pauvre et mortifié ? Il n'est pas juste qu'un peuple, si petit qu'il soit, demeure privé des institutions des autres peuples, soit sujet des prêtres, ne puisse ni mourir sous ses hommes de guerre, ni s'agiter à la voix de ses tribuns, ni se lancer dans les entreprises à la suite de ses hommes d'Etat ! Ou bien quelque prince ambitieux comptant ses armées et discernant les mauvais instincts de la foule, se dit tous bas : « Je n'ai que les corps, et le Pape gouverne les âmes. Si le Pape était mon sujet, si je le tenais dans mes terres et sous ma main, ou s'il n'y avait plus de Pape, j'aurais tout ; car ôter le Pape, le monde appartient à la force, et la force est à moi. »

Voilà le point où se forme l'orage ; il grossit ; l'orage éclate, l'incendie s'allume ; mais alors les yeux s'ouvrent et les aveugles voient clair. Il y a dix ans, lorsque le Pape était en exil et que la république, à coups de couteau, s'installait dans Rome, on n'entendait de tous les côtés que les paroles les plus saines et les plus sages sur la nécessité sociale et européenne de l'indé-

pendance du Vicaire de Jésus-Christ. Ce n'étaient pas les chrétiens qui parlaient ainsi, mais les politiques, les incrédules, les hérétiques eux-mêmes, quoique toujours plus acharnés dans la folie de leur haine et plus lents à s'en déprendre. Ce tremblement de terre mettant à nu les fondements de l'édifice social, tout le monde les voyait, tout le monde en comprenait la merveilleuse structure, tout le monde sentait qu'ils n'étaient pas de main humaine et que nulle force humaine ne les remplacerait s'ils venaient à crouler. Les médiocres avocats et gens de lettres à qui, chez nous, le pouvoir appartenait par aventure, la veille éclatants ennemis de la Papauté, maintenant consternés de ses embarras, plus honteux et plus intimidés qu'incertains de ce qu'ils devaient faire, disaient eux-mêmes que la Papauté ne pouvait pas disparaître et qu'il était également impossible que le Pape devînt jamais le sujet d'un gouvernement quelconque et fût leur hôte pour plus d'un instant. En tremblant, mais non pas à regret, ils avançaient la main pour soutenir le temporel du Souverain Pontife, lorsque le pouvoir leur fut ôté.

2. — L'instinct public et la raison chrétienne

Dans la même enceinte où, quelques mois auparavant, les ministres de Louis-Philippe s'étaient moqués des réclamations de l'Eglise pour la liberté d'enseignement, une assemblée républicaine applaudissait l'orateur catholique (1) qui s'écriait : l'Eglise est une mère ! et qui flétrissait les parricides dont la main vile et débile l'avait frappée. Sous Louis-Philippe, on n'avait pas pris garde aux paroles de M. Guizot, calviniste, répondant aux menaces de la Révolution que ce qui avait résisté à Luther et à Voltaire résisterait bien à Mazzini. Sous la république, quelques mois plus tard, on comprit mieux Pellegrino Rossi, disant aux Romains :

« L'indépendance du domaine pontifical est « garantie par la conscience de tous les Catholi- « ques. Les trésors de l'Europe entière ont élevé « les monuments de Rome, et Rome, tête et « centre du catholicisme, appartient beaucoup « plus aux chrétiens qu'aux Romains. Soyez bien « assurés que nous ne laisserons pas décapiter la « chrétienté, ni réduire son fugitif à demander un

(1) Montalembert.

« asile que l'on pourrait faire payer cher à sa « liberté. » Pellegrino Rossi ! encore un ancien ennemi de la Papauté. Il eut la gloire de mourir pour elle, assassiné par ceux qui se proclamaient les libérateurs de la conscience humaine, et ses dernières paroles furent : « La cause du Pape est la cause de Dieu ! »

Dans cette explosion de l'instinct public, qui ne différait pas de la raison chrétienne, on recherchait, on répétait, on réimprimait ce qu'avaient dit de tout temps les savants, les politiques et les sages, sur les convenances universelles de l'indépendance du pouvoir temporel des Papes. Prenons dans la foule quelques témoignages que nos adversaires ne peuvent récuser.

Un orateur du concile de Bâle, cité par le protestant Rancke :

Autrefois mon opinion était qu'il aurait été utile de séparer le pouvoir temporel du pouvoir spirituel ; mais maintenant j'ai reconnu que le signe extérieur sans le pouvoir est ridicule, que le Pape sans le patrimoine de l'Eglise ne représente autre chose que le serviteur des rois et des princes.

Jean Muller protestant :

Si le Pape fût resté à Avignon, il serait devenu un grand aumônier de France, qu'aucune autre nation n'aurait reconnu, à l'exception de la France.

Napoléon Ier :

Le Pape est hors de Paris, et cela est bien : il n'est pas à Madrid et à Vienne, et c'est pour cela que nous tolérons son autorité spirituelle. A Vienne, à Madrid, on pourrait en dire autant. Croyez-vous que, s'il était à Paris, les Autrichiens et les Epagnols consentiraient à recevoir ses décisions ? Nous sommes donc trop heureux qu'il réside hors de chez nous, et qu'en résidant hors de chez nous il ne réside pas chez nos rivaux ; qu'il habite cette vieille Rome, loin de la main des empereurs d'Allemagne, loin de celle de la France et des rois d'Espagne, tenant la balance entre les souverains catholiques, inclinée toujours un peu plus vers le fort, et se relevant promptement si le plus fort devient oppresseur. Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils ont bien fait. Pour le gouvernement des âmes, c'est l'institution la meilleure et la plus bienfaisante que l'on puisse imaginer.

On citait aussi les ennemis de la Papauté, anciens et nouveaux ; on rappelait leurs vieilles espérances et leurs vieilles embûches, dont le résultat, devenu imminent, était l'épouvante et la ruine du monde...

M. Mazzini, se gonflant plus tard de ce qu'il avait fait à Rome, disait avec la candeur imbécile du crime :

« L'abolition du pouvoir temporel entraînait *nécessairement*, dans l'esprit de ceux qui comprennent le secret de l'autorité papale, *l'éman-*

cipation du genre humain de l'autorité spirituelle. »

Oui, et quand l'autorité spirituelle ne soutiendra plus la conscience humaine, qui émancipera le genre humain du bon plaisir de la force matérielle? Sans doute le poignard de M. Mazzini!

Mais cette conscience humaine, si méprisée par ces faquins trop fiers de leur glaive royal ou de leur poignard, les a méprisés à son tour, et ils ont vu que le poignard n'assassinait pas les idées, et que les consciences ont aussi le glaive pour s'affranchir du glaive.

« Quoi ! s'écriait un évêque, l'étroite limite nationale presserait donc l'universel monarque des esprits! Le genre humain appelé au surnaturalisme, c'est-à-dire à des rapports avec Dieu, d'une grandeur et d'une délicatesse ineffables, entend que personne ne puisse avoir la triste tentation de les troubler ou de les corrompre ; il veut aller à sa fin sans heurter en son sentier les gardes des frontières humaines. La cité divine doit rester ouverte et le jour et la nuit, le message céleste en sort, la prière y entre ; que ce soit sans contrôle et à toute heure. Les âmes volent vers ses sommets de tous les points du globe ; qu'on ne demande pas aux nobles voyageuses la couleur des drapeaux qui abritaient leur toit de boue. Là, que le particulier s'efface, que les rivalités écloses

au champ national soient ignorées. Dieu saura bien discerner le sien, nonobstant les variétés et les oppositions issues des climats, des politiques, des civilisations, des barbaries. A une fonction tenue de rester si universelle, si impartiale, si aimante, l'indépendance est nécessaire ; ses magnifiques affaires ne peuvent être traitées convenablement sous l'œil de surveillants jaloux.

3. — Eugène III et Pie IX.

Et du milieu des clameurs et des ténèbres du moment, la même voix épiscopale, aussi inspirée que savante et éloquente, ne craignait pas d'annoncer comment le Pontife exilé reviendrait bientôt dans sa ville assainie. Sa prophétie n'était qu'un tableau du passé ; il le prenait dans les annales de l'Eglise, à l'époque où Arnauld de Bresce avait régné sur Rome, comme y régnait en ce moment le héros des illuminés de notre âge, l'homme du poignard :

«On dirait qu'il y a de vraies résurrections des fureurs et des folies humaines. Eugène III était un prince très noble et très généreux ; il n'avait pas voulu être dur envers les coupables habitants de Tivoli. Notre bien-aimé Pie IX, en montant

sur le trône, refusa de laisser durer des sévérités décrétées contre des perturbateurs criminels. Les bandes d'Arnauld égorgèrent les fidèles Romains; les hommes fidèles de Pie IX oat été tués. Eugène se retira à Viterbe ; Pie IX est dans le royaume de Naples. Arnauld, diseur dangereux, répandait des déclamations astucieuses, prétendant que le Pape devait être confiné dans sa région spirituelle ; que disent-ils autre chose, ces semeurs de vaines paroles ? Saint Bernard, catholique et Français, appelait Rome une colombe séduite, sans cœur; il la montrait décapitée, ville aux yeux arrachés, à la face ténébreuse. Mille reproches de ce genre pleuvent sur la Rome d'aujourd'hui ; la France, dans sa religieuse indignation, ne les lui mesure pas. Eugène III, à Viterbe, reçoit du Nord et de l'Orient, et des terres occidentales, des légations pieuses qui consolent son âme de l'ingratitude des Romains. Puissent les tendres hommages de la catholicité tout entière et les respects du reste du monde dédommager le grand cœur de Pie IX. Eugène, dans l'exil, n'en était pas moins occupé des intérêts généraux de l'Eglise; Pie IX est tout entier à cette œuvre nonobstant ses douleurs. Nous voudrions bien pouvoir mener ce parallèle jusqu'au bout. Puisqu'une légitime indignation nous a dicté des paroles sévères contre les violateurs d'une majesté si grande, nous se-

rions heureux d'avoir pu raconter à l'avance leur repentance prochaine. « Il advint donc, dit l'historien, que par la miséricorde de Dieu, une grande joie éclata dans toute la ville à la nouvelle de la rentrée inattendue du Pontife. Une multitude innombrable courut au devant de lui avec des branches vertes. On se prosternait sur ses pas, on en baisait les vestiges, on le couvrait d'embrassements lui-même. Les bannières flottaient ; les officiers, les juges s'avançaient en foule. Les Juifs n'étaient pas absents de cette grande joie, portant sur leurs épaules la loi de Moïse. Les Romains, semblables à un chœur d'harmonie, chantaient ces paroles : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! C'est ainsi qu'à travers les effusions de tout un peuple le Pontife monta au palais de Latran. C'était aux environs de Noël. Eugène y put célébrer cette fête. ».

Ce fut ainsi, après une année d'exil, que Pie IX, escorté par l'armée française, rentra dans Rome aux applaudissements du monde.

(*Mél.*, 2e s., t. VI, p. 175.)

III

LA PAPAUTÉ, INSTRUMENT DE DIEU

I

Politique divine.

1. — Les forces de la vie.

La mission de l'Eglise est laborieuse. Quand ne le fut-elle pas? Nous ne voyons aucun temps où les ennemis de l'Eglise n'aient pu espérer, aucun où ses enfants n'aient dû craindre, aucun où ses plus formidables défaites ne contiennent le germe de ses triomphes prochains.

Il y a soixante ans, on ne disait la messe en France qu'au fond des souterrains et des déserts; et les libres penseurs victorieux, voyant leurs bandes garnies de prêtres apostats, plombaient à Valence le cercueil d'un captif qui était le dernier pape. — Eh bien?...

Les chrétiens le savaient, ce cercueil du dernier Pape ne renfermait point la Papauté. Pie VI était mort captif ; Pie VII, élu sous la protection des baïonnettes russes, était libre et vivant, Pie IX naissait. Le berceau de Pie IX a flotté sur le sang des prêtres égorgés.

Vous ne savez pas ce que vous mettez dans les tombes, ni ce que Dieu met dans les berceaux, c'est encore la vie. En allant à la mort le chrétien jette une goutte d'eau sur le front de son fils nouveau-né : c'est le baptême ! Arrachez cela ! Et vous n'empêcherez pas le chrétien d'offrir au moins le sang que vous allez lui prendre pour servir de baptême à son fils enlevé par les bourreaux. Vos enfants, vos propres enfants, nous les baptiserons de notre sang à défaut des nôtres, et ils feront ce qui s'est fait depuis huit siècles partout où l'Eglise a souffert ; ils apprendront le *Credo* sur la tombe des martyrs. Parce qu'il y aura eu des martyrs, il naîtra des saints ; les saints continueront et développeront l'œuvre de Jésus-Christ.

Les subordinations instituées de Dieu sont inaltérables ; la folie et le crime multiplieront en vain des lois pour les violer. En dépit des codes que pourraient imposer les phalanstériens et les communistes, la femme restera soumise à l'homme, l'enfant au père, l'adolescent aura moins de force que l'homme formé, l'homme formé moins de

sagesse que le vieillard ; la passion sera gouvernée par la raison froide ; toute fureur, tout délire, n'étant qu'une force qui mène à la mort, finira par obéir à la prudence, à la tempérance, à la patience qui sont les forces de la vie.

Et les forces de la vie, personne ne les possède au même degré, aussi pleinement et durablement que les saints. L'Eglise triomphera donc par les saints, quand même ceux-ci n'y ajouteraient pas la force des miracles. Rangés autour du Pape, leur chef visible, qu'ils ne méconnaîtront jamais à quelque abaissement qu'on le réduise, ils lui rendront le signe visible de l'empire universel promis à Jésus-Christ.

2. — L'homme s'agite et Dieu le mène.

Au milieu des fluctuations, des incertitudes et des écroulements de la politique humaine, jetons un dernier regard sur ce que Bossuet osait appeler la politique divine. Les triomphes de l'erreur nous ont entourés de ruines ; à travers ces ruines la vérité fait son chemin, étend et consolide son empire ; consolons-nous par ce beau spectacle de la sagesse, de la certitude et de la durée.

Quelqu'un aurait-il su compter, il y a dix ans,

les Français qui proclamaient, en toute assurance et en toute allégresse, la déchéance irrémédiable du dogme catholique ? C'était le cri de tous nos professeurs, de tous nos écrivains, de tous nos orateurs, de tous nos censitaires, répété par les échos de toute l'Europe et dominant l'esprit de tous les gouvernements. Les plus déterminés de ces professeurs, de ces écrivains, de ces orateurs, sont arrivés au pouvoir par un coup de foudre qui a ébranlé le monde et mis Rome aux mains de leurs alliés... Ils ont chassé de Rome, à force ouverte, leurs alliés, et rétabli le Pape.

Le Pape rétabli par la France, et par la France en révolution, voilà l'événement du siècle. L'humanité vivra là-dessus longtemps. L'homme s'agite, Dieu le mène. Il ne suffit pas de savoir ce que les révolutionnaires français se proposent : il faut savoir ce que Dieu voudra. Si Dieu veut, comme tout l'annonce, que son Eglise soit glorifiée, il faudra bien non seulement qu'on s'y résigne, mais qu'on y travaille les révolutionnaires français tout comme les autres. La trombe formidable qui a passé sur le monde savait sans doute où elle voulait frapper, mais elle n'a pas su ce qu'elle frappait. En Allemagne elle a ruiné le joséphisme, démantelé le protestantisme et introduit les Jésuites, qui faisaient encore plus peur que chez nous. En Italie elle a, quoi qu'il en semble, semé plus

de germes de régénération que de germes de mort. En France, elle a roulé dans la fange les principales chaires de l'impiété et laissé debout celles de la religion. Que l'on nous permette une comparaison vulgaire : Dieu est comme le meunier, qui ne livre passage aux eaux que pour faire tourner la roue de son moulin. Epouvantés de la force et du fracas du torrent qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire : nullement! Il veut moudre.

(*Mél.*, 2e s., t. VI, pp. 192 à 194.)

3. — Les calculs de la politique humaine.

On plaint le Souverain Pontife. Ah ! sans doute, à ne considérer que sa situation temporelle, nul homme ne porte un pareil poids d'angoisses ; mais il faut s'élever plus haut. Ne regardons pas ce qui disparaîtra dans l'éloignement historique, les Mazzini, les Ledru-Rollin, les Palmerston, et ce groupe de subalternes qui leur servent d'instruments. Pauvres figures, en somme ! Qu'est-ce que tout cela, comparé aux ennemis d'autrefois ? Tout cela donc écarté, il reste un Pape saint, vénéré obéi, plus puissant dans l'Eglise de Dieu qu'aucun de ses prédécesseurs ne le fut jamais, et la Chaire

de Pierre, plus que jamais considérée comme la clef de voûte de l'ordre social. Parcourons l'histoire depuis dix-huit siècles; nous ne trouverons pas un Pape, nous disons pas un, que le monde catholique ait plus docilement, plus unanimement, plus tendrement salué Evêque des évêques, Pasteur des pasteurs, Chef et Père de tout le troupeau du Christ. Nous sommes à un grand moment des annales du monde, nous assistons à un spectacle nouveau, et la postérité nous félicitera d'avoir contemplé l'aurore des merveilles qui l'attendent.

Autrefois le puissant établissement temporel des évêques, en même temps qu'il fut une arme excellente aux mains de l'Eglise, fut une arme dangereuse aux mains des ennemis et des jaloux du pouvoir spirituel de la Papauté. Souvent la politique s'en empara, et les Papes soutinrent peu de grandes luttes sans voir autour des rois dont ils réprimaient les entreprises, un ou plusieurs de ces évêques qui occupaient un rang si élevé dans l'Etat. Plus irrités contre les évêques fidèles que reconnaissants envers les évêques courtisans, les souverains, alléchés d'ailleurs par les biens de l'Eglise, ont résolu d'abattre la puissance temporelle ecclésiastique. Ils pensaient, — leur calcul était juste, et, si Dieu n'avait pas pris soin de le déjouer, il aurait pleinement réussi, —

ils pensaient que, les évêques étant abaissés et détruits, les couronnes auraient facilement raison de la tiare.

Ils y ont travaillé sans relâche et presque unanimement durant trois siècles. Ils ont si bien frappé, si bien réglementé, si bien persécuté ; la brutalité des populaces, l'ingratitude des savants, la ruse des administrateurs et des politiques leur sont venues en aide si efficacement qu'enfin la destruction qu'ils avaient juré d'accomplir a été consommée. Tous les biens de l'Eglise sont tombés en leurs mains ; tout le pouvoir politique des évêques a passé aux mains de l'Etat. On n'a rien laissé aux évêques que ce qu'il n'était pas possible de leur ravir : l'onction sainte et la mission apostolique.

Voilà, certes, une entreprise habile, persévérante, et couronnée d'un rare succès, grâce à la complicité ardente du monde entier ! Mais le but suprême de cette politique a été manqué. Le but était d'abattre le Pape, et il se trouve, après trois siècles, que tant d'efforts n'ont servi qu'à grandir le Pape et qu'à le fortifier.

Dans tout l'ordre des évêques, quelle est la tête qui s'élève contre Pierre et la voix qui parle contre lui? Qui résiste, qui pourrait résister, qui pourrait admettre seulement la pensée d'une résistance comme il y en eut en tous les temps ? Si

quelque part, ce qui semble n'être plus possible, un évêque soutenait une erreur, préconisait la politique antichrétienne d'un pouvoir quelconque, refusait de faire son devoir, le Pape lui écrirait : Mon frère, vous vous trompez. Et le rebelle verrait aussitôt ses partisans s'éloigner, ses disciples le condamner, il se verrait seul, il tomberait à genoux. S'il voulait contester, il ne serait pas même effrayant, il serait ridicule, on ne concevrait pas son entêtement. Le Titan soulevé contre Rome ne paraîtrait qu'un faible esprit et ne serait pas autre chose. Telle est aujourd'hui dans l'Eglise la puissance papale.

Une autorité si forte et si bien établie dans l'Eglise est forte et bien établie partout. On a cru la miner, on l'a seulement entourée de fossés et de palissades. Elle est là, au centre de tous les intérêts humains, dernier rempart de la civilisation, dont elle fut la source première. On ne peut y toucher que tout ne soit menacé ; si elle croulait, tout croulerait, et tout le monde le sait, et l'a vu, et l'a dit. Elle est pauvre, faible, dénuée de toute puissance matérielle ; mais elle a toujours la parole féconde qui crée les peuples, les institutions, les empires.

Malgré cette parole, M. Mazzini peut bien encore une fois prendre Rome ; il peut, si Dieu le permet, prendre même le Pape : Pie IX n'est pas le premier

Pape qu'on ait vu dans l'exil et ne serait pas le premier qu'on eût vu dans les fers ou sur la croix; mais la Papauté, M. Mazzini ne la prendra pas, parce que Dieu ne le permettra pas. Un jour M. Mazzini, si sa destinée comporte tant d'honneur, sera pendu ou jeté dans un cul-de-basse-fosse, soit par quelques-uns de ses amis à qui Dieu donnera cette mission, soit par une armée que le Pape fugitif aura levée du seul mouvement de ses lèvres; et le Pontife immortel, traversant les populations agenouillées, reviendra par un chemin de fleurs reprendre la couronne d'épines qui déchire son front, mais qui foudroie les autres fronts. Il présidera, comme c'est sa fonction depuis dix-huit siècles, aux destinées de l'humanité, assis sur cette chaire de la doctrine et du martyre qui, toujours vacillante, verra tout tomber et relèvera tout ce qui ne doit pas périr.

4. — Dieu veut que son Eglise règne sur la terre.

Sans doute on ne peut pas comparer absolument la monarchie à l'Eglise, ce qui est éternel à ce qui est périssable. La monarchie en général, les familles royales en particulier n'ont pas reçu les

promesses si magnifiquement remplies qui ont été faites au pêcheur d'hommes, et, les eussent-elles reçues, il faut bien reconnaître qu'elles n'en ont pas, comme lui, mérité l'accomplissement. Mais cet exemple montre au moins ce que valent les serments des peuples, ceux qu'on leur fait faire et ceux qu'ils font réellement. *Toujours, jamais;* paroles légères sur les lèvres humaines ! *Nous voulons ceci, nous ne voulons point cela*, paroles plus vaines encore ! Vous voudrez ce que Dieu voudra, et vous le ferez vous-mêmes, ou par la république ou par la monarchie, et des deux façons vous le ferez en abjurant ces rêves d'orgueil qui vous ont laissé croire que vous aviez secoué le joug divin. Vous ferez ce que Dieu voudra, et Dieu voudra que son Eglise règne sur la terre, ornée de toutes les gloires et parée de tous les triomphes. Vous consentez à lui donner le triomphe du martyre, Dieu lui donnera celui de la victoire. Sa victoire sera de vous conduire à la liberté par la vérité.

Pour soutenir le combat contre le monde, l'Eglise n'a jamais dit que deux mots qu'elle a scellés de son sang. A ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit : *Non licet ;* à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit : *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sec-

taires qui ont entrepris de persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre. Rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

Nul ne peut dire encore ce qui a péri, ce qui restera ou ce qui se relèvera des choses anciennement établies qu'a renversées le choc révolutionnaire. Ce que chacun peut voir dès à présent, c'est que la Papauté sera l'instrument de Dieu pour la réédification de la société, et que l'histoire des rois et des peuples futurs sera la même que celle des rois et des peuples passés : heureux autant qu'ils ont protégé l'Eglise, grands autant qu'ils l'ont aimée.

(*Mél.*, 2e s., t. VI, pp. 194 à 199.)

II

Belle Apologie de l'Eglise

1. — Le travail des ennemis de J.-C.

Julien l'Apostat guerroyait chez les Perses, afin de paraître aussi grand guerrier qu'il s'estimait grand philosophe, et de restaurer la gloire militaire de l'empire en même temps qu'il relevait les autels des faux dieux. Les païens étaient pleins d'espérance, ceux du moins qui ne trouvaient pas Julien trop ridicule. L'un de ces derniers voulut s'amuser d'un chrétien qui lui parut triste. Il lui demanda ce que faisait en ce moment le Fils du Charpentier? Le chrétien répondit : il fait un cercueil.

Avant Julien, le Fils du Charpentier avait déjà fait beaucoup de cercueils; depuis Julien, il en a fait beaucoup. *Le Siècle* paraît croire qu'il n'en fait plus, qu'il n'en sait plus faire. Nous croyons que *le Siècle* se trompe. Mais il y a une besogne à laquelle, de leur côté, les adversaires du Fils du

Charpentier n'ont pas cessé de se livrer, et qu'il leur laisse parfois poursuivre, comme pour se donner à lui-même le loisir de prendre leur mesure. Ce continuel travail des ennemis de Jésus-Christ, c'est la démonstration de la divinité de l'œuvre par excellence de Jésus-Christ. Néron, le premier, y a mis la main : il a arrosé, le premier, l'arbre transplanté du Calvaire. Ses successeurs l'ont imité. Julien est venu à son tour, perfectionnant toutes les anciennes méthodes. Jusqu'alors on n'avait su qu'égorger ; Julien était baptisé, il sut trahir. Ce fut un maître. Dieu lui laissa deux ans. D'autres ont eu dix ans, d'autres davantage ; d'autres, se perpétuant par leurs disciples, ont eu des siècles. Le cercueil a été taillé à la mesure des écoles et des nations comme à la mesure des individus. Quelle apologie de l'Eglise, quelle démonstration de sa divinité que le seul fait de son existence après dix-neuf siècles d'un pareil combat! Dans cette démonstration, dans ce combat, l'épisode de l'époque présente restera célèbre. Sans rien offrir de nouveau, il porte des caractères particulièrement redoutables. Les esprits ne manquent pas, qui s'en réjouissent ou qui s'en épouvantent. Le nombre des ennemis, leur confiance qui n'est plus même de l'audace, tant ils rencontrent d'appui sur la terre et de patience au ciel, la défaillance apparente des peuples, la faci-

lité évidente d'étouffer jusqu'au murmure, l'abondance et la perfection des engins de combat, redoutables dans les plus débiles mains, tous ces traits sont capables non pas d'éteindre, mais d'effrayer la foi. On croit voir approcher cette heure suprême où la Mère du monde chrétien, reniée par la folie, abandonnée par l'ingratitude, nourrie d'humiliations, baignée de larmes, trempée de sang, vaincue jusque dans son amour, ne verra quasi plus de fronts où ses bénédictions puissent descendre, et devra elle-même dénoncer à son Epoux irrité les parricides qui veulent lui ôter l'honneur et la vie.

Il y aura en effet un jour dans lequel l'orgueil de l'homme et la puissance de Dieu échangeront leur dernier mot. Ce jour terrible, *dies illa*, sera venu, sans doute, quand le péché actuel de l'Europe deviendra le péché général du monde, qui, s'étant vu rangé tout entier sous la loi du Christ, l'abandonnera tout entier. Alors l'Eglise subira sa suprême défaite, ou plutôt sa seule défaite véritable, car jusqu'à ce moment elle aura triomphé et cette défaite sera encore un triomphe, puisque le Fils de l'Homme paraîtra dans les nues et d'un souffle de sa bouche anéantira le prince de la terre, et la terre elle-même, désormais stérile pour le ciel. Mais que ce jour-là soit proche ou soit éloigné, nous croyons, pour notre part, qu'aucun

homme aujourd'hui vivant ne le verra, et que les châtiments qui s'annoncent seront des châtiments de miséricorde.

2.— En vain, ils se conjurent contre Pierre : Non prævalebunt.

Nous regardons ce qui se fait, nous entendons ce qui se dit. La société, de jour en jour, avec une ardeur plus effrénée, chasse Dieu de ses lois, de ses sciences, de ses arts, de ses mœurs ; elle le chasse du cœur des peuples ; le blasphème public et perpétuel est organisé comme autrefois la prière ; il y a une tendance des nations à ne pas laisser sur la terre une ombre visible du gouvernement divin, à reléguer la religion dans le rang abaissé des services publics, à ne pas lui permettre même une crainte ; et, pour tout dire, la pensée dominante en Europe trouve peut-être son expression la plus parfaite dans *le Siècle*. Nous avons donc affaire à plus forte partie que la passion ; nous avons affaire à la cécité, à la surdité, à l'orgueil inexorable et content de l'ignorance. Nous savons cela. Mais quoi ! Les trois quarts du genre humain attendent encore la bonne nouvelle du salut, sont encore assis dans les ténèbres de la mort. Du sein de ces ténèbres jaillit pour les yeux de la

foi une lumière qui éclaire même les ombres dont nous sommes enveloppés, et nous avons malgré tout le pressentiment d'une victoire immense. L'humanité ne formera qu'un seul troupeau, ce troupeau n'aura qu'un seul pasteur. Qui donc amènera les brebis errantes dans l'unique bercail, si ce n'est l'Eglise ? qui donc sera pasteur, si ce n'est Pierre ! Et comment l'Eglise ferait-elle ce grand ouvrage si elle était asservie, et comment Pierre tiendrait-il le sceptre dans une prison ?

Depuis qu'il a pris possession de Rome, Pierre est roi pour la durée des siècles. Les hommes, les passions, les empires se conjureront en vain contre lui, *non prævalebunt*. Il est roi, il sera roi, et l'humanité, rangée sous différents chefs, n'a plus eu et n'aura plus de roi universel que lui. Jésus-Christ a brisé ces grands empires qui mettaient le monde sous la loi d'un seul homme, et ce n'est pas la moindre grâce qu'il ait apportée au genre humain. Sur les ruines de l'empire, les nations sont nées du Christianisme, pour qu'il y eût toujours quelque part une terre fidèle à Dieu, un bras armé pour les combats de Dieu, une arche où l'Evangile et la liberté puissent trouver un refuge. Là, Pierre régnera ; de là, il reprendra ce qu'on lui avait ôté et fera des conquêtes nouvelles. Telle fut la France aux jours de Clovis, aux jours de Pépin et de Charlemagne, et elle n'a pas

encore épuisé cette bénédiction de son berceau ; renouvelée dans sa jeunesse. Quand un homme reconstituera l'empire universel, quand Pierre ne sera plus roi et n'aura plus de peuple qui combatte pour lui, alors Dieu et la liberté auront quitté la terre, et rien ne tombera plus du ciel que la foudre ; mais ce sera le châtiment de la défection et non de l'ignorance. Auparavant les peuples et les rois auront été courbés, pleins de reconnaissance et d'amour, devant le pasteur de tous les peuples, roi de tous les rois.

3.— Le grand miracle qu'ils ne voient pas.

On entend des voix qui demandent des miracles. C'est une des dérisions de ces forts penseurs du *Siècle*. Ceux qui demandent des miracles ne les veulent point voir. Dieu les sert à leur gré. Ils ont et ils auront ce miracle de l'invincible durée de l'Eglise ; miracle au milieu duquel ils vivent, dont ils sont eux-mêmes les principaux instruments, et qu'ils ne voient point. Lorsqu'on le leur montre, ils font de beaux rires ; mais il y a longtemps qu'ils rient, et l'Eglise subsiste, elle marche, laissant derrière elle des pierres tumulaires qui mar-

quent la fin des plus longues et des plus fières destinées. Le miracle de son établissement s'est renouvelé bien des fois, rarement avec plus d'éclat que de nos jours. Il y a soixante-cinq ans, où était l'Eglise, où était son chef, où étaient ces prêtres, où était son peuple? On a ri beaucoup de l'Eglise, en ce temps-là. Elle s'est rétablie telle que nous la voyons, sans avoir répandu d'autre sang que le sien. Est-ce que, sincèrement, la fécondité du sang chrétien a paru épuisée? Est-ce ce que ce n'est plus ce sang dont parlait Tertullien, ce sang du témoignage, qui, du tombeau de chaque martyr, faisait le berceau d'une église ? Ceux qui le prétendent ne veulent point voir; et si leur volontaire aveuglement ne nous faisait pas pitié, nous aussi nous pourrions rire. A travers leurs risées, Dieu marche son pas tranquille et rapide, détruisant les obstacles, abaissant les montagnes, jetant des ponts sur la mer, ouvrant à son Eglise des champs nouveaux, hier encore inabordables ou encore inconnus.....

« Dieu, disait Balaam, homme droit et sincère, « Dieu n'est point comme l'homme pour être capa- « ble de mentir et sujet au changement. Quand « il a dit une chose ne la fera-t-il pas ? Quand il « a parlé, n'accomplira-t-il pas sa parole ? » Or, Dieu a dit des choses, touchant le siège de saint Pierre, que la politique humaine a souvent voulu

contredire, et qu'il n'en a pas moins, jusqu'à présent, parfaitement maintenues ; il a prononcé des paroles, il a fait des promesses qui ont résisté aux entreprises des empereurs de Rome, aux trahisons des empereurs de Byzance, aux forces de beaucoup d'autres souverains, aux trahisons de beaucoup d'autres sectaires, aux défections des peuples, et que la coalition de toutes les violences, de toutes les trahisons et de toutes les défections ne l'empêchera pas d'accomplir.

4. — La force des choses.

Les pontifes de la libre pensée, qui parlent en ce moment contre l'Eglise avec tant de sécurité, et qui se trouvent si bien à couvert des objections de l'Eglise, ne veulent pas que l'accomplissement des promesses faites à l'Eglise tienne du miracle. Nous leur ferons une concession pour les engager à réfléchir plus sérieusement qu'ils n'en ont l'habitude. Nous leur concéderons qu'il n'y a pas de miracle, qu'il n'y en a pas eu jusqu'ici, qu'il n'y en aura pas. Quoique cette raison du miracle nous paraisse la plus évidente de toutes et la plus accessible à l'intelligence humaine, nous concevons

qu'elle les gêne : leur superbe craint de rencontrer Dieu, ils aiment mieux s'incliner devant la matière. Etrange goût ! Mais il suffit d'avoir de l'orgueil pour être tout de suite condamné à cet abaissement. Plions-nous à leur infirmité. Ecartons Dieu de l'histoire de l'Eglise, comme les grands esprits des temps modernes ont eu soin de l'écarter de toutes les histoires, afin qu'elles fussent plus claires et plus instructives. Considérons cette importune institution de la Papauté, de l'œil dont pourrait la considérer M. Havin (1), s'il avait un peu de lecture. La vie de la Papauté, depuis dix-neuf siècles, offre un côté purement historique et naturel qui est encore assez intéressant à étudier, et qui rend assez difficile de croire à sa fin prochaine. Dieu n'est plus là ; mais il y a autre chose. Cette autre chose à quoi il faut bien donner un nom, puisque ce n'est plus Dieu, nous l'appellerons *la Force des choses.* Nous ne voyons pas que l'on puisse qualifier autrement ce je ne sais quoi d'invincible qui, sans concours et sans intervention de Dieu, a jusqu'ici vérifié si pleinement les promesses que l'Eglise a toujours dit avoir reçues de Dieu.

Les pontifes, les prêtres et les prophètes de l'esprit moderne qui siègent au *Siècle,* d'où ils ensei-

(1) Directeur du *Siècle.*

gnent et endoctrinent quotidiennement trois cent mille hommes sur les affaires de l'Eglise catholique, nous obligeront s'ils veulent bien nous dire comment ils expliquent *la Force des choses*.

(2. *Mél.*, V, pp. 537-544.)

III

Vers l'horizon céleste.

1. — Il y a deux horizons.

Si la guerre éclate en Italie, si la France et l'Autriche évacuent les Etats de l'Eglise, que se passera-t-il à Rome? Verra-t-on la sédition se dresser aussitôt? Le gouvernement pontifical pourra-t-il la réduire par ses propres forces? Que deviendra le Saint-Père?

Assurément, l'horizon est sombre. Un vent peut encore se lever et emporter tous ces nuages. Mais lorsqu'il s'agit de Rome et de l'Eglise, on ne doit pas oublier qu'il y a deux horizons : l'un bas et terrestre, l'autre plus haut, plus profond, tout céleste et qui ne perd jamais sa sérénité. Jetons d'abord un regard sur celui-ci. L'Eglise ne cesse pas de le voir et comme aucun orage ne lui peut dérober cette lumière, aucun ne l'empêche de se diriger vers ce repos. Elle marche, elle avance

invinciblement, sans risquer d'abandonner la route, sans redouter une atteinte mortelle. La foudre ne tombera que sur ses ennemis ; eux seuls resteront dans les précipices qu'ils obligent à traverser.

L'Eglise sait bien que sa vie est laborieuse ; elle a eu le temps et l'occasion de l'apprendre ! De Jésus-Christ à Pie IX, du Golgotha à Gaëte, il y a plus de dix-huit siècles. Entre ces deux calvaires, où furent les jours, nous ne dirons pas heureux, mais tranquilles? Le pape se nomme aujourd'hui Pie IX : il s'est appelé Pierre, et il a été crucifié la tête en bas. Il s'est appelé Clément, Alexandre, Sylvestre, Léon, Grégoire : sous tous les noms qu'il a portés, il a vécu dans les catacombes, il a été exilé, prisonnier, fugitif, calomnié, mutilé, supplicié. Les empereurs d'Allemagne, après ceux de Byzance, ont lancé contre lui leurs armées, ont prétendu lui prendre sa couronne, comme ils lui avaient pris sa terre et ses sujets. Un roi de France l'a souffleté dans l'exil; d'autres l'ont insulté dans Rome ; d'autres l'ont fait diffamer dans le monde par leurs jurisconsultes, par leurs écrivains, par leurs apostats. Autant en ont fait les séducteurs des peuples, communiquant ce fiel aux multitudes abruties. Le Pape a épuisé l'insolence de Luther et l'insolence de Voltaire, et l'effort de toutes les brutalités, et la bassesse de toutes les trahisons, et vidé mille fois jusqu'à l'extrême

lie le vase toujours plein des iniquités humaines. Pie VI est mort à Valence, pendant que la canaille le sifflait sur les théâtres de Paris. Pie VII était captif à Fontainebleau, et il y avait alors un autre roi de Rome. Pie IX a dû chercher un autre refuge dans l'exil contre des séditieux et des assassins qu'il avait pardonnés. Voilà l'histoire de la papauté ; mais elle a deux faces. Le Pape est revenu de Gaëte comme il était revenu de Fontainebleau, comme il était revenu d'Avignon, comme il était sorti des catacombes et de toutes ses captivités. Il est revenu dans sa ville, qui meurt sans lui ; il est remonté sur son trône. Ce trône, dénué de remparts visibles, la force n'a pu l'usurper, ni la ruse le surprendre, ni le temps le dissoudre ; les conquérants n'ont pas pu s'y asseoir, les larrons n'ont pas su s'y cramponner ; plus fort que les siècles, plus fort que les délires du monde, il a résisté à tous les torrents qui ont roulé sur la terre, emportant les institutions, les empires et les peuples.

2. — Au large ! Duc in altum.

On parle de la faiblesse du pouvoir pontifical. Tout sceptre qui a frappé cette faiblesse s'est trouvé fragile, et quiconque a cessé de s'appuyer

à cette faiblesse a tari en soi-même les nobles et abondantes sources de la vie! Plusieurs se targuent d'avoir rompu avec le Pape et de vivre encore. En présence de son immortalité sans cesse rajeunie, ils allèguent avec orgueil deux ou trois misérables siècles de cette vie séparée. Mais déjà ils ont peur de ne pouvoir longtemps soutenir ce fol isolement. Ou une force invincible les ramène en dépit de leurs désirs contraires, ou ils tombent. Tomber, c'est encore revenir. Pierre ne perdra aucun de ceux qui lui ont été donnés, et la multitude des peuples remplira son bercail. L'ardeur des dissidents à le combattre n'est qu'un effort suprême pour l'entraîner dans leur ruine imminente ou pour lui échapper. Ils tomberont à ses pieds, et sa bénédiction les relèvera. Quant à lui, prince des siècles, pasteur des nations pour toute la durée du temps, qui donc l'a vaincu et se flattera seulement de l'avoir ébranlé? Aux extrêmes confins de l'échelle des intelligences, là où elles rampent encore dans le voisinage du néant, et là où elles commencent à se perdre dans la folie de l'orgueil, on peut nourrir cette chimère; on peut croire qu'enfin l'homme a défait l'œuvre de Dieu ; qu'enfin la papauté va disparaître; qu'enfin Rome, fatiguée d'être la capitale du monde chrétien et maîtresse d'abdiquer une telle destinée, va passer à quelque nouveau maî-

tre, prince ou assemblée, qui ne sera plus le Pontife romain. Le bon sens du vulgaire rit de ces fumées.

Voilà donc que l'on a remplacé le Pontife ! Mais le Pontife lui-même, où le mettra-t-on? Dans la tombe ? Il ressuscite. Dans la prison? Il y grandit et fait éclater les murs, et les baisers des fidèles viennent user ses fers. C'est une erreur de trop mépriser l'espèce humaine, de la croire absolument lâche et servile et de compter que le mal, parce qu'il sera fort, se verra universellement adoré. Aux pieds de l'innocence opprimée et du droit méconnu, il y a toujours quelques hommes qui aiment mieux se faire tuer là que prospérer ailleurs. Aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ on les verrait en nombre. Les tuera-t-on ! Faible et périlleuse ressource ! A supposer que l'humanité laisse faire et ne se constitue pas immédiatement en cour de justice pour se purger de ses bourreaux ; à supposer que Dieu aussi veuille attendre, voici ce que l'on a toujours observé : ce sang répandu pour le Pêcheur d'hommes met à flot sa barque et brise les liens qui la tiennent captive. *Duc in altum !* Le Pêcheur d'hommes va jeter dans la haute mer ses filets qui rompront sous le poids.

3.— Le Pape est tranquille, assis sur le tombeau de Pierre.

Que fait le Pape aujourd'hui, que fera le Pape demain ? Le Pape prie, et il est tranquille. Et si les circonstances deviennent plus menaçantes, ce sera la même chose; le Pape priera et sera tranquille, assis sur le tombeau de Pierre, les yeux fixés sur la croix de Jésus,entouré du témoignage de dix-huit siècles d'entreprises contre lui, qui sont autant de démonstrations de son éternité. Chaque siècle ou plutôt chaque génération,apportant son tribut de rudes épreuves, a laissé aux générations suivantes une de ces démonstrations toujours recommencées, toujours victorieuses.Les ennemis de l'Eglise n'ont qu'un rôle bien net ici-bas : ils travaillent à prouver la divinité de l'Eglise. — Déjà dans ce siècle ils en ont fourni des preuves assez éclatantes : 93 et Valence, 1813 et Fontainebleau, 1848 et Gaëte sont des arguments auxquels plus d'un esprit indocile s'est rendu. Ils prolongent, ils entretiennent, ils fortifient ce miracle plus grand que tous les siens, dont Jésus-Christ a laissé la promesse et la puissance à ses Apôtres, ce miracle de la durée de l'Eglise, plus

incompréhensible que le miracle de sa fondation. Par ce moyen encore, avec les facilités de la foi nous en avons les mérites. N'adorerons-nous Jésus-Christ que dans son triomphe, et ne faut-il pas aussi que nous l'adorions dans la continuité de ses humiliations, traîné devant Caïphe et devant Pilate, traîné dans les corps de garde et dans les académies, traîné sur le Calvaire, insulté jusque-là, jouet des histrions, des soldats et des sages, les uns lui criant : Prophétise qui t'a frappé! les autres lui disant : Sauve-toi si tu es Dieu! Mais le reniement de Pierre, il ne le souffrira plus. Pierre associé à ses ignominies ne peut plus douter de sa divinité.

4. — Pierre prie.

Pierre donc n'ignore pas ce que peut se proposer la folie des hommes et n'en est pas surpris. Il n'ignore pas davantage le mystère des souffrances de Dieu et les fruits incomparables que les hommes tireront de sa charité. Il prie pour ceux qui voudront faire le mal, non pour lui, qui le souffrira ; pour ceux qui voudraient follement ôter la pierre de l'angle, non pour cette pierre qui ne sera point déplacée : *Et quiconque tom-*

bera sur cette pierre s'y brisera et elle écrasera celui sur qui elle tombera (1).

Il prie avec larmes, afin que Dieu éclaire les impies et fortifie les fidèles, préservant les uns du sacrilège, les autres de l'apostasie. Il prie et il est tranquille, parce que si la terre est pleine de troubles et de rumeurs, il ne cesse pas de voir au delà de l'horizon cette région céleste qui s'élargit toujours et qui jamais ne perdra sa sérénité (2).

(1) Matth., XXI, 44.
(2) II *Mél.* (V, pp. 333-338).

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

IV

LES CATACOMBES ET LE VATICAN

I

Le grand spectacle de Rome.

1. — Dans les Catacombes ou sur le trône.

Le Saint Père a daigné m'accorder une audience de congé... C'était dans cet humble cabinet où Pie IX passe en quelque sorte sa vie, occupé de si grandes affaires et se donnant par bienveillance la charge d'en écouter de si petites... Il a parlé des périls de l'Eglise. Il a dit qu'il se sentait calme et sans crainte, mais qu'il ne pouvait pas ne point voir que tous les coups se dirigent sur lui d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, même de Russie. La Russie, ce gouvernement de ténèbres et de tyrannie, attaquer le gouvernement pontifical et lui reprocher de vouloir ramener le monde en arrière !

« Oui, a repris le Saint Père, nous sommes dans un siècle audacieux ; le siècle des chemins

de fer. On se presse, on marche vite... et on marche mal ! » Ces derniers mots ont été dits avec une grande expression de tristesse, mais qui pourtant n'a pas effacé l'angélique et victorieux sourire du saint. Il a continué :

Le Saint-Siège tâche de contenir cet élan désordonné et de rester dans la droite voie. Le temps est mauvais. Les esprits s'égarent facilement; les meilleurs sont atteints, disposés à se précipiter vers des compromis chimériques ou funestes. C'est une disposition quasi générale à changer ce que Dieu a établi par la main des siècles. On prétend faire mieux. On ne fera pas mieux, et Dieu sait si l'on désire faire mieux !

Le Pape doit être dans les Catacombes ou doit régner à Rome : « Je ne tiens pas pour moi à « l'extérieur du pouvoir temporel. Je crois savoir « que je ne suis pas Pape pour être entouré de ma « pauvre cour et me promener à quatre chevaux. « Quel prix puis-je attacher à cela ? Ce dehors est « une place assignée au chef de l'Eglise, comme « les yeux ont leur place dans le corps humain. « Il en doit être ainsi, parce qu'ainsi le veut l'or- « dre ; et ceux qui prétendraient ne vouloir que « changer les yeux de place, voudraient en réalité « arracher les yeux.

« Je maintiens le pouvoir temporel et je le dé- « fendrai au péril de ma vie, parce que le pouvoir

« temporel est utile à la pleine liberté de l'Eglise,
« et que la pleine liberté de l'Eglise est nécessaire
« à la société catholique et à tout le genre humain.
« Si le Vicaire de Jésus-Christ doit redescendre
« dans les Catacombes, ce sera par l'impiété de
« la force, et pour le malheur des hommes.
« Jésus-Christ aussi descendra dans les Catacom-
« bes et avec lui la liberté. Dieu et la liberté ne
« seront plus sur la terre. Sans doute, un jour, l'or-
« dre sera rétabli; mais au bout de combien de
« temps, et au prix de quelles catastrophes ! »

(*Parfum*, II-326.)

2. — La maladie des Papes.

Si je cherche à exprimer ce que j'ai compris plus encore que je ne l'ai entendu, le Saint-Père croit à une catastrophe signalée, et cette catastrophe sera dans l'histoire une démonstration de la divinité de l'Eglise. Il s'attend à tout du côté de ses adversaires, il ne compte sur rien du côté de ses amis; il ne doute pas de Dieu et de l'assistance de Dieu dans le combat qu'il devra soutenir.

Le Saint-Père sait qu'il est atteint, si je puis

parler ainsi, de la maladie des Papes, la maladie des Catacombes. Il sait aussi que les Papes n'en meurent pas.

Comme Pierre, captif d'Hérode, condamné à mort et à la veille du jour fixé pour l'exécution, il a quitté ses souliers et dénoué sa ceinture, et il dort, ou plutôt il veille, lié entre deux soldats. Combien durera la veille ? Il ne le sait pas. Cela regarde Dieu. Quand le moment sera venu, Dieu lui enverra le messager qui passe à travers les portes des prisons, et qui lui dira : *Surge !* Alors il se lèvera, il fera ce qui lui sera commandé.

Voilà le grand spectacle de Rome, ce sépulcre plus brillant qu'aucun lieu éclairé du soleil, ce sépulcre d'où s'exhale le parfum de vie. Je bénirai Dieu éternellement de l'avoir pu contempler. C'est ici, c'est ici que l'homme se connaît fils de Dieu et vainqueur de la mort.

C'est ici, dans *la ville du pardon*, ainsi que Notre Seigneur nommait Rome en parlant à sainte Brigitte ; dans la ville du pardon, et près de la main qui délie du péché, que nous voyons bien la rage et que nous sentons bien l'impuissance de Satan. Satan n'établira rien de durable sur la terre et ne prendra que ce qui veut être à lui.

Qu'ils enferment le Pape et Jésus-Christ et la liberté dans les Catacombes, et qu'ils bâtissent sur ce volcan. Le volcan éclatera, quand même ils

l'auraient chargé du poids du monde ; toutes leurs constructions voleront en pousssière.

Rien n'est beau, rien n'est grand sur la terre comme ce seul homme désarmé contre qui tant de puissances s'élèvent, qui les tient en échec et qui ne sera pas vaincu. Rien n'est beau comme ce spectacle de la foi dans le désastre des choses humaines, rien, si ce n'est le spectale de l'humilité dans cette assurance de la foi : « Si je m'appuyais en moi-même, dit le Saint-Père, je tomberais ; mais c'est en Dieu que je m'appuie. »

(*Parfam*, II, p. 330.)

3.— La Papauté est et sera la tête du monde.

Quelle grâce pour nous, mon frère, étant fils de cette époque, d'être enfants de la sainte Eglise, de la connaître, de l'aimer, de partager ses douleurs, de vivre de ses espérances !

Quel privilège d'avoir pour chef Pie IX, d'être entièrement et uniquement avec lui qui est avec l'assemblée des saints et des martyrs de tous les temps, et comme eux avec Jésus-Christ lui-même ; d'y être à ce point de pouvoir espérer que nul coup ne l'atteindra et nul opprobre ne lui sera prodigué dont nous ne recevions notre part !

Pour moi, à travers toutes les menaces du

temps. je persiste à croire que tout ceci est le début tumultueux d'une grande ère de la Papauté. Je le crois et je n'ignore pas que toutes les raisons humaines sont contre mon espérance. Je crois que, le monde ne pouvant vivre sans autorité, il viendra chercher l'autorité à sa source ici-bas, qui est le Saint-Siège.

Quoi que fassent la ruse et la force et la sagesse mondaine, l'ordre ne sera jamais que le respect de tous les droits ; et pour établir l'ordre, il faudra commencer par une affirmation solennelle du droit de la Papauté qui est le droit de Dieu. Il faudra reconnaître que Pierre, vicaire de Jésus-Christ, aîné et chef de la famille humaine, est le vrai consécrateur du pouvoir humain.

Quand tous les essais auront été tentés, et quand ces essais auront tout broyé et que le genre humain sera devenu le jouet sanglant et déchiré de la force, c'est à Pierre qu'il demandera de lui rendre l'Autorité. Le Pape restaurera la monarchie ou il organisera la démocratie, et de toute manière la Papauté sera ce qu'elle est, la tête du monde, — ou le monde décapité périra.

Mais, dût le monde s'acheminer au dernier terme et en être déjà voisin, et n'avoir plus un moment de répit, et quand les horribles péripéties de la catastrophe finale devraient remplir et terminer ce qui nous reste de jours :

Bénissons Dieu plus tendrement et plus ardemment de n'être pas ceux qui triompheront dans cette agonie des choses saintes ; d'être, au contraire, ceux qui les pleureront et les honoreront jusqu'à la mort. Ainsi nous aurons le meilleur lot de la mort, après avoir eu le meilleur lot de la vie (1).

(1) *Ibid.*, p. 322.

II

Le Vatican

1. — La terre du Vatican. — Une leçon d'histoire.

Nous étions arrivés au péristyle de la basilique. La lune s'était levée ; sa douce lumière se jouait sur la majestueuse colonnade, à laquelle elle donnait un aspect encore plus imposant. Un profond silence nous entourait; mais c'était ce silence vivant de Rome, qui laisse entendre les pensées dont l'air est toujours plein.

— « Vous savez, dit Fra Gaudenzio, que nous sommes sur l'emplacement du cirque de Néron. Ici ont retenti les aboiements des chiens de Néron, poursuivant les chrétiens couverts de peaux de bêtes. Ici Néron a guidé son char à la lueur que projetaient les martyrs enduits de résine et allumés comme des torches. Ainsi Néron amusait son peuple et servait ses dieux.

— « Ce pavé recouvre une terre aussi sainte que les autels. Un jour, notre Pie V ramassa une poignée de cette poussière et la remit à un ambassadeur de Pologne qui lui demandait des reliques. Lorsque l'ambassadeur, rentré dans sa maison, ouvrit le linge où il croyait n'avoir apporté que de la poussière, il n'y trouva que du sang.

— « Troublé de crainte et de joie, il vint en informer le Pape. Le saint, dont la foi avait été assez forte pour ressusciter ce sang séché depuis quinze siècles, répondit qu'il savait que la terre du Vatican était saturée du sang des martyrs, et qu'à cause de cela il avait banni les jeux publics qui s'y donnaient autrefois.

« Je crois que saint Pierre a été crucifié dans le cirque de Néron, non loin du lieu où les chrétiens ont creusé sa tombe. Je le crois par des raisons qui ne relèvent pas des savants, et que d'ailleurs l'étude confirme. Je crois que le bourreau qui a planté le gibet de l'Apôtre a posé la première pierre du Vatican.

« Oh! que cette terre est précieuse! Oh! que ce ciel a été interrogé par de grands et sublimes regards! Oh! que d'ardentes prières, prenant d'ici leur essor, se sont envolées vers Dieu! Il a vécu là notre Pie V, cet homme vraiment fait à la taille de la Croix royale, ce dernier de la race des géants catholiques.

« D'une fenêtre de ce palais, dans cet espace du ciel, Pie V lut le bulletin de la bataille de Lépante. Ses conseillers étudiaient les chances menaçantes de la guerre ; il regardait le ciel. — Non, dit-il, ne cherchons plus de secours ; Dieu nous a donné la victoire. » C'était le moment où la flotte catholique dispersait la flotte ennemie ; et l'islamisme perdait la mer.

« Dans ce palais furent réglées les destinées de la France, lorsque notre Sixte-Quint, exigeant et préparant l'abjuration de Henri IV, empêcha du même coup que la France ne devînt protestante ou espagnole. Et si Henri IV avait été digne de Sixte-Quint, il n'y aurait plus d'Angleterre.

« Ici notre Innocent XI lutta contre Louis XIV et mourut à la peine, mais mourut victorieux. Sans lui, l'hérésie royale envahissait la France, et le but suprême de la Révolution était atteint de la main de vos rois, du consentement de vos évêques abusés. Vous glissiez dans le schisme, vous deveniez je ne sais quoi, mais vous n'étiez plus la France.

« De ce seuil fut enlevé Pie VI, et il ne revint pas ; mais Pie VII revint trois fois sur les bras de la force incrédule. Il vit Dieu appliquer la peine du talion : pour les cinq années de Savone et de Fontainebleau, les cinq années de Sainte-Hélène.

Or, Fontainebleau n'était qu'une prison, mais Sainte-Hélène fut une tombe. »

(*Parfum*, II, p. 316.)

2.— Les débris du Vatican. — Les gémissements de la création

Ici est revenu Pie IX. Il y est encore. Nous voyons quelles conjurations se nouent et quels orages s'efforcent pour l'enlever de nouveau. Il restera, ou il reviendra, ou le Vatican tombera, et ses débris couvriront le monde. Les pierres du Vatican détruit rouleront par toute la terre et renverseront les trônes, les maisons et les tombeaux. De ces débris, Dieu lapidera la race humaine.

« Quand cette demeure périra, il n'y aura plus de demeures. Pendant quelque temps encore, peut-être, il restera des casernes, des prisons, des phalanstères, des bouges pompeux ; mais plus de foyer, plus de lieu saint où l'homme possède une couche honorée et puisse abriter un berceau ; et bientôt les asiles immondes où se sera réfugiée une humanité avilie s'affaisseront sur elle et périront.

« C'est alors que les hommes se disputeront les

anfractuosités des rochers et s'entre-tueront à l'entrée des tanières; mais les rochers tomberont pour les écraser, et les tanières les vomiront dehors ; et ceux qui auront trouvé une sépulture seront vomis du sépulcre ; parce que la terre est la créature de Dieu, et ne voudra plus donner asile à cette race qui aura rejeté le Fils de Dieu.

« Quoi ! celui qui a racheté l'humanité au prix de la Croix et à qui toute la terre a été donnée, le Maître de toutes choses sera banni de ce monde qu'il a créé ! Quoi ! pas un coin de terre qui soit à lui, pas une pierre où reposer sa tête ! Ils auront fait cela, ils lui auront dit : « Va-t'en de notre domaine ? va-t'en dans ton ciel, si tu es Dieu ! »

« Et ils croient qu'ils posséderont des palais, des jardins, des espaces sur la terre ? Ils croient que le soleil leur donnera sa chaleur, et la lune sa douce clarté, et que les étoiles souriront encore dans l'horreur de la nuit ?... Déjà toutes les créatures gémissent du péché de l'homme qui a détruit leur beauté première : elles élèveront la voix vers Dieu unanimement.

Elles lui diront : — « Seigneur, c'est assez ; mettez fin à notre honte et à notre douleur, car nous sommes les œuvres de vos mains, et nous avons été créées pour vous rendre témoignage, et vous nous avez donné une voix qui publie vos grandeurs et que l'espèce humaine a entendue

longtemps ; mais voici que notre langage n'est plus écouté ou n'est plus compris.

« Nous sommes vos œuvres qui racontent votre puissance ; vous nous avez associées à vos prodiges les plus parfaits et vous avez daigné vous servir de nous pour des miracles plus grands que nous-mêmes. Vous avez suspendu les lois qui nous régissent, vous avez arrêté le soleil dans sa marche et interrompu le cours des eaux.

« Vous avez donné un nom aux étoiles, et plus d'une a été dérangée de sa place et de sa route en témoignage de votre volonté. Une étoile a dirigé les premiers pas des hommes vers le Fils de celle qui est couronnée d'étoiles et revêtue du soleil, et qui a la lune sous ses pieds.

« Du limon de la terre vous avez formé l'homme, et de l'homme est née Marie, de laquelle est né Jésus. De ce même limon pétri de vos mains pour fournir un jour la chair du Verbe, naissent aussi l'épi d'or et la grappe pourprée qui, mûris par le soleil et enrichis des aromes que versent les astres, se changent au corps et au sang de Jésus-Christ.

« Seigneur, pourquoi le pain et le vin sur cette terre où désormais vous n'avez plus d'autels ? Pourquoi l'huile, lorsqu'il n'y a plus d'onctions ? Pourquoi l'encens et la cire, quand le sacrifice est aboli, quand les lampes du sanctuaire sont éteintes ? Pourquoi des fleurs, quand Marie et vous

n'avez plus de fêtes ? Pourquoi la terre, quand vous n'y habitez plus ? Pourquoi des hommes, quand le ciel ne recueille plus de saints ?

« Maintenant que la prière légitime ne traverse plus en chantant les sphères inférieures pour monter jusqu'à vous, toute cette vaste machine du monde, que vous aviez créée si parfaite n'est plus consolée du désordre qu'y a jeté l'ennemi. Elle souffre et se lamente et crie vers vous. Seigneur, vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos.

« C'est maintenant qu'il faut ordonner au blé de ne plus sortir du sillon et à la vigne de ne plus fleurir,et à l'abeille de ne plus travailer,et à l'olivier de ne plus porter de fruits. C'est maintenant que les vents et la mer peuvent enfin dormir,et le soleil et les étoiles monter plus haut et remporter toute leur lumière dans le ciel des cieux,et la terre se dissoudre. Vos créatures sont fatiguées et vous demandent leur repos.

« Ecoutez vos anges désolés et qui reviennent les mains vides ; écoutez vos saints indignés qui ont jugé le monde ; écoutez Marie — O ciel,Marie en courroux ! — qui demande à écraser la tête du serpent ; écoutez le peu de justes tremblants qui restent encore dans ce creux d'infâmes misères et qui demandent à mourir.

(*Parfum*, II, p. 319.)

3. — Rebâtir le Vatican ou périr.

« J'arrive d'une longue course à travers le monde, civilisé et barbare. Je reviens du Midi et du Nord, du Levant et du Couchant. J'étais, il y a deux ans, au Brésil, il y a un an en Angleterre, il y a six mois en France, il y a quelques mois au Caire, à Damas, à Constantinople, il y a quelques semaines en Allemagne, il y a quelques jours en Piémont.

« Ce que je n'ai pas vu de mes yeux, d'autres qui venaient de le voir me l'ont décrit, et les témoins les plus fidèles ont été ceux qui ne voulaient pas m'apprendre la vérité, ou ceux qui ne la connaissaient pas. Je crois que je sais ce qu'il y a dans le monde à l'heure qu'il est. Ici, tout m'est apparu. Ici, est le nœud de tout.

« Ils ourdissent des complots, par là-bas, de tous les côtés. Il y a des groupes de têtes infernales, auxquels obéissent des masses dégradées. Ce que les têtes se proposent, je le sais, et mieux que la plupart d'entre elles. Nous autres chrétiens, seuls nous connaissons parfaitement le vrai chef de ces conjurés. Tous leurs efforts convergent ici. Ce qu'il obtiendront, Dieu le sait ; mais c'est ici qu'est Dieu.

« Je vous l'atteste, il est ici, il n'est qu'ici; et j'atteste encore que, s'il se laisse chasser d'ici, il pourra consentir à passer, mais non à s'établir ailleurs. Il a choisi ce lieu; il n'acceptera pas plus une autre demeure que ses adversaires ne réussiront à créer un autre Dieu. Il y aura — ne donnez à mes paroles qu'un sens compatible avec la foi; — il y aura vacance, interruption visible du règne visible de Dieu.

« Et ce que je veux dire, — car je ne prétends rien savoir de la durée ou de la fin du monde, et l'on peut voir un jour descendre de cheval, sur cette place, un Charlemagne aussi bien qu'un Attila; — ce que je veux dire, c'est qu'il faudra rebâtir à cette place le Vatican démoli, ou périr. »

(*Parfum*, II, p. 322.)

INDEX

DES NOMS CITÉS DANS LE VOLUME

—

A

Abiud, 36.
Adam, 35, 36.
Adrien (St), 37.
Alaric, 54.
Alexandre (St), 59.
Ananie, 35.
Arnauld de Bresce, 73, 74.
Attila, 54-122.

B

Balaam, 94.
Baronius, 70.
Bélisaire, 54.
Bernard (St), 74.
Berteaud (Mgr), 58.
Bossuet, 79.
Brigitte (Ste), 110.

C

Caïphe, 44.
Caracalla, 41.
Charlemagne, 37-41, 55, 60-65, 92, 122.
Claude, 54.
Clément (St), 99.
Clovis, 61, 92.
Constantin, 6, 7, 11, 41.
Copronyme, 61-63.

D

David, 36.
Dèce, 41.
Domitien, 41.
Doublet, 7.

E

Eugène III, 73, 74, 75.

F

Faber (P.), 43.
Flavius Constantin, 61, 63.

G

Gibbon, 56, 57, 60.
Grégoire le Grand, 37, 55, 99.
Guizot, 69.

H

Havin, 96.
Henri IV, 116.
Hérode, 110.
Humbert, 15.

I

Innocent XI, 116.
rène, 63.

J

Joseph (St), 36.
Julien l'Apostat, 88, 89.

L

Ledru-Rollin, 81.
Léon l'Isaurien, 55.
Léon III, 63, 99.
Léon XIII, 10, 12, 13, 15.
Louis-Philippe, 69.
Louis XIV, 116.
Luther, 46, 69, 99.

M

Maistre (de), 6, 7, 61.
Marie, 36, 120.
Maxence, 41.
Mazzini, 69, 71, 72, 81, 84, 85.
Moïse, 37, 75.
Montalembert (de), 69.
Muller, 70.

N

Napoléon Ier, 71.
Néron, 33, 37, 38, 44, 54. 144.

P

Palmerston, 81.
Paul (St), 39, 42, 43, 53.
Pépin, 55, 92.
Pie V, 115.
Pie VI, 78, 100, 116.
Pie VII, 78, 100, 116.
Pie IX, 73-75, 78, 84, 99, 100, 107, 117.
Pierre (St), 8-11, 21, 24, 35-37, 52, 54, 57, 83, 92, 93, 99, 104, 110-112, 115.
Pilate, 33, 34, 104.

R

Rancke, 70.
Reza, 36.
Rossi, 69.

S

Saphire, 35.
Sixte-Quint, 116.
Sylvestre (St), 37, 99.

T

Tertullien, 94.
Totila, 54.

V

Victor-Emmanuel III, 15.
Voltaire, 69, 99.

Z

Zorobabel, 36.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

I

Considérations sur Rome, le Pape et le Monde.

I. — Rome est à Pierre.

1. Le miracle infernal.— Dieu rendra Rome au Pape. 23
2. L'œuvre de la Force. — L'esprit moderne..... 26
3. Les deux forces. — Le roc éternel..... 29

II. — Le Pape et le Monde.

1. Le monde avant le Pape. — QUID EST VERITAS ?.... 33
2. Jésus-Christ Roi de toutes les nations.— Le royaume de l'esprit..... 35
3. Les œuvres du Pape dans le monde. — Autorité et liberté..... 39
4. La Papauté et l'esprit moderne..... 42
5. La Papauté va-t-elle disparaître?..... 45
6. Dieu présent et vivant sur la terre. — Les droits de l'homme..... 47
7. Les chrétiens et la scène du monde..... 49

II

Le Pouvoir temporel des Papes... 51

I. — Origines du Pouvoir temporel.

1. Conquête du monde par Jésus-Christ..... 52
2. L'Evêque de Rome seul debout sur le Vatican..... 53
3. Le Pape et les Empereurs Byzantins..... 55
4. L'architecte invisible..... 58
5. L'œuvre de Charlemagne..... 60
6. Le sacre de Charlemagne..... 63

II. — L'indépendance de la Papauté et le Pouvoir temporel.

1. Les fondements de l'édifice social..... 66
2. L'instinct public et la raison chrétienne..... 69
3. Eugène III et Pie IX..... 73

III

La Papauté instrument de Dieu.

I. — La Politique divine.

1. Les forces de la vie..... 77
2. L'homme s'agite et Dieu le mène..... 79
3. Les calculs de la politique humaine..... 81
4. Dieu veut que son Eglise règne sur la terre..... 85

II. — Belle apologie de l'Eglise.

1. Le travail des ennemis de Jésus-Christ..... 88
2. En vain ils se conjurent contre Pierre : *Non prævalebunt*..... 91
3. Le grand miracle qu'ils ne voient pas..... 93
4. La force des choses..... 95

III. — Vers l'horizon céleste.

1. Il y a deux horizons..... 98
2. Au large ! *Duc in altum*..... 100
3. Le Pape est tranquille, assis sur le tombeau de Pierre..... 103
4. Pierre prie !..... 104

IV

Les Catacombes et le Vatican.

I. — Le grand spectacle de Rome.

1. Dans les catacombes ou sur le trône..... 107
2. La maladie des Papes..... 109
3. La Papauté est et sera la tête du monde..... 111

II. — Le Vatican.

1. La terre du Vatican..... 114
2. Les débris du Vatican..... 117
3. Rebâtir le Vatican ou périr !..... 121

INDEX DES NOMS PROPRES CITÉS..... 123

Poitiers.— Imprimerie BRAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottaw

Date due

For failure to return a book o fore the last date stamped belo will be a fine of five cents, and charge of one cent for each additio

DEC 15 1955

010376

a39003 003338620b

CE PQ 2471
.V7R6C 1911
COO VEUILLOT, LO ROME EST AU
ACC# 1228245

CE